

IMPRESSIONS DE TOREROS



J. DE HERMOSO

IMPRESSIONS DE TOREROS

SUITE DE RÉCITS

ILLUSTRATIONS SPÉCIALEMENT COMPOSÉES POUR L'OUVRAGE PAR
MM. J.-A. GIBERT (CONSERVATEUR DU MUSÉE DE MARSEILLE);
EMILIEN BARTHELEMY; MARCEL POGGIOLI; JEAN DIFFRE;
ARNOLD BEAUVAIS; LÉO LELÉE; JEAN ROQUE; MARIUS
BARRET; VALÈRE BERNARD ET STANISLAS TORRENTS.

AVEC UNE LETTRE-PRÉFACE

DE

LAURENT TAILHADE

Version espagnole de M. ROMAN ADOREA



PARIS

EUGÈNE FIGUIÈRE et C^{ie}

Editeurs

7, rue Corneille, 7

1913

+



LETTRE-PRÉFACE

LETTRE-PRÉFACE

A MONSIEUR J. DE HERMOSO.

Donc, mon eher poète, au nom de la Beauté méconnue et du Courage blasphémé, au nom de l'Art vivifiant et de la la Raison tutélaire, pour le bon droit et le bon sens, contre les imposteurs et les benêts, contre Basile qui chuchote et Jocrisse qui larmoie, enfin contre les gobe-mouches de la sensiblerie et les écornifleurs de la pitié, vous me faites l'honneur de souhaiter qu'une fois encore je prenne la parole et défende, à vos côtés, le noble jeu du *toreo*. Ainsi vous « chatouillez de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ». Demandant à l'ami ce que l'*aficionado*, trop conscient des lumières qu'il n'a pas, vous eût, sans doute, refusé, vous inscrivez mon nom au seuil de l'arène où votre jeune fantaisie, avec un charme si pénétrant, fait tour à tour se douloir les hommes et mourir les *bitchos*. Vous « brindez » le taureau en l'honneur d'un poète, votre ancien qui fut, aux jours de son avril, comme vous, ému par l'élégance hautaine, la bravoure, le style, par le grand cœur et la superbe des tauromaques, sublimes histrions, qui, sans peur ni reproche, frappent au grand soleil, et sous les yeux d'un peuple en extase, les fauves déchainés.

Une préface à votre suite d'impressions tauromachiques?... Ne sentez-vous point, ami, ce qu'un tel discours, au seuil d'un tel ouvrage, en dépit même de la communion intellectuelle qui l'inspire, fait, au temps

où nous vivons, paraître de caduc, de pédant et de superflu ? Jadis, au grand siècle du *torero*, quand l'alternative conférait au postulant une incontestable dignité ; quand Madrid et Séville, mettant le jeu classique en opposition avec l'escrime romantique, se glorifiaient, l'une du sang-froid castillan qui blasonna Lagartijo, l'autre de la verve andalouse inhérente à Frascuelo, ce butor de génie ; au temps où le combat de la corne et de l'épée, ordonné par une mathématique non moins étroite et non moins certaine que celle, par exemple, des échecs, se déroulait avec une infailible précision devant un public de connaisseurs qui n'eût toléré, chez le *diestro*, ni faute, ni distraction d'aucune sorte, ni maladresse, ni coup de fortune ; avant que le nombre sans cesse accru des arènes et des *espadas* n'eût ravalé cette pure technique des Costillarès, des Romero et des Montès au point d'en faire un numéro de cirque ou de *music-hall*, aux jeunes hommes qu'exaltait la noble fête de l'or, du sang et de l'héroïsme, leurs aînés dans l'*afición* communiquaient les traditions orales, contes bizarres, légendes, superstitions, annales des vieux maîtres, chants de mort, d'amour ou de victoire et — peut-on dire — tout le *folklore* de la *plaza*.

Mais à présent ? Au début du xx^e siècle et du neuvième septennat ? Après l'affaire Dreyfus et l'affaire Bonnot ? Dans ce pays de France, bénin aux camelots du Roy mais inclément aux anarchistes, où sous les regards présidentiels de M. Raymond Poincaré le néoboulangisme, la propagande catholique, la haine de l'intelligence, le goût de l'uniforme et des musiques militaires, l'aviation et la boxe acquièrent la plénitude même et l'intégralité de leur développement ?

Ce dont aujourd'hui les femmes, les adolescents,

toutes les variétés de contribuables ou d'électeurs, sages ou fous, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, se passent le plus commodément, c'est le héros. Et sans vouloir prétendre au paradoxe, il est permis d'ajouter que, non seulement le monde moderne se passe fort bien du héros, mais que le héros y fait scandale, pour peu qu'il ne soit pas enrégimenté, catalogué, vêtu d'un uniforme et porteur d'un numéro d'ordre qui permette de le surveiller, de le rappeler et même, au besoin, de lui dérober, avec l'assentiment des lois et du public, tout ce qu'il a pu faire de conquêtes ou semer d'enthousiasme autour de lui. Hors de ces restrictions tutélaires, quand il n'est ni gendarme, ni pompier, ni commissaire de police, ni congréganiste, ni généralissime, le héros est suspect d'individualisme ou même d'anarchie. Il a peut-être lu Max Stirner, peut-être Nietzsche. Or, vous n'ignorez pas où mènent ces fâcheuses lectures. Elles font perdre le goût de la discipline, l'amour de la domesticité, vertu essentielle, vertu cardinale de la jeunesse bien pensante, des philosophes suivant le cœur d'Agathon et autres « penseurs » à la dernière mode. C'est l'« impuissance d'Hercule », si savamment analysée par le M. Plot de Georges Pioch.

A ces causes, il est permis de craindre qu'un éloge trop incisif des *matadors*, *picadors*, *banderilleros*, *sobresalientes*, voire des *monos sabios*, avec leur blouse flottante et leur béret ponceau, n'indispose le lecteur, ne jette sur vos simples et fortes « impressions » quelque discrédit enfanté par l'« esprit nouveau » dont nous sommes inquinés.

La tauromachie, en France, jadis, ne connut d'autres adversaires que les professionnels du « bon cœur » et les notables commerçants de la zoophilie. A coup

sûr, la canaille philanthropique, les donateurs à la Rockefeller, ceux qui fondent les prix de vertu et ceux qui couronnent les rosières, les distributeurs de soupes économiques et de sommeil gratuit, les « bienfaiteurs » de l'Assistance publique ou des bagnes confessionnels — ouvroirs catholiques, dispensaires huguenots, peu importe ! — sont plus étrangers à la compassion, à la bonté, qu'un orang-outang aux gentillesse de M. Marcel Boulenger. A ces négriers doucereux et féroces, tout élan fraternel, tout geste de pitié vraie est rigoureusement interdit. Bourgeois égoïstes et vantards, ils exercent l'emploi de belles âmes, comme ils feraient de l'automobile ou du yachting.

Ces pieds-plats, néanmoins, sont, au regard de leurs émules à quatre pattes, abreuvés par « le lait des tendresses humaines ». Les amis du chien, du cheval, du perroquet, des hannetons, les défenseurs des poux, commettent de véritables crimes que la risée et l'indignation devraient, à défaut des lois, stigmatiser cruellement. Ce charretier ivrogne a maltraité son carcan ; pareil à ces mères qui donnent des gifles à leur progéniture coupable de s'être laissé choir, il tente de relever à coups de fouet la pauvre bête surchargée. Evidemment, le geste n'a rien qui nous séduise. La férocité cartésienne de M....., archevêque de Malines, réside seulement, à l'époque où nous vivons, dans l'esprit carié de l'engeance prêtre. Et encore ! Mais que vienne à passer un mouchard de la *Société Protectrice*, voilà notre charretier mis à l'amende, sa femme, ses petits enfants privés de remèdes, s'ils sont malades, et, peut-être, de pain. Chez un peuple civilisé, le « protecteur » de chevaux, n'en déplaît à M. André Falize, serait *de plano* condamné à recevoir du charretier autant de coups de fouet que sa délation

a imposé d'heures faméliques au misérable patachon dont le seul tort véritable est de n'être point riche comme lui.

Et que direz-vous des suaves créatures qui, pour faire plus délicate la mort des chiens, à la Fourrière, ne reculent pas devant une dépense annuelle de chloroforme s'élevant à quinze mille francs, lorsque des vieillards, des femmes en gésine, de pauvres petits enfants meurent de misère et de froid dans leur taudis ou sous les ponts ?

En 1889, lors de l'Exposition Universelle et des *corridos* à Paris, les exhibitionnistes de la bonté se donnèrent en spectacle, mirent en mouvement leurs grandes eaux. « M^{me} Séverine — comme dit Jehan Rictus — ouvrit ses robinets. » Des saltimbanques importants, des gouïnes sur le retour se mirent à hurler comme la vieille Hécube ou la biblique Ra'hel. *Vox in Roma audita est*. Et quelles funèbres contorsions ! Quelle mise en scène d'horreur, ou même de désespoir ! Ce fut à vomir ! Un entrepreneur malavisé, ignorant jusqu'où peut monter la bêtise parisienne, avait instauré une *plaza de toros* dans je ne sais quel terrain vague de la rue Pergolèse, où les terrains vagues abondaient alors. Cris, menaces, injures, calomnie et sottise à l'avenant, une poignée d'énergumènes empêcha le public d'assister à ces nobles fêtes de la raison et de l'intrépidité, d'applaudir la victoire de l'esprit sur la force bestiale. Les taureaux de Miura, de Veragua, de Saltillo, de Trespalacios, de Santa-Coloma, choisis parmi les plus fins et les plus robustes, reluisaient de beauté. A la gloire proverbiale des Lagartijo, des Frascuelo s'unissait le renom, illustre depuis peu, du jeune Guerrita. Mais qu'importait aux journalistes la prouesse des héros ? Les larmes débordèrent, et les solécismes avec. On eût dit que, pour mieux attendrir le monde sur le destin des taureaux espagnols, chacun

des gazetiers appointés pour cette besogne avait emprunté le langage de leur mère.

L'incontinence lacrymale de Séverine rompit toutes les digues, creva tous les tuyaux. La dame se montra fluviale dans l'anathème et torrentueuse dans l'imprécation. Pendant plusieurs matins, ses pleurs furibonds noyèrent les « colonnes » de multiples journaux.

Nul n'ignore combien ce cœur aimant s'épanouit au contact d'un nombreux auditoire. Elle s'apitoie à grand orchestre, ne pleure jamais et ne bénit si bien que devant une salle comble. C'est la femme — sandwich de la pitié. Son altruisme affronte l'éclairage et ne repousse en aucune manière la publicité. Un peu de réclame n'est pas pour nuire à la commisération. Aux malheureux en vedette elle tend une main auxiliaire et les oblige discrètement sur le théâtre. N'allez pas toutefois inférer de ce propos que Séverine pratique un ascétisme à la Tolstoï et, comme les Doukhobors, se nourrisse de végétaux, à l'exclusion de tout animal ayant vécu. Elle admet parfaitement qu'on assomme des bœufs pour faire des aloyaux, mais non pour créer de la beauté. La chasse à courre, les combats de coqs, les yeux crevés des pinsons, même, ne font vibrer, la corde d'airain dans sa poitrine, que par intermittence ; elle réserve ses jambes pour les courses de taureaux. Car elle respecte, comme il sied, les Riches et leurs plaisirs, même idiots ou sanguinaires. A ses côtés, Péladan, le sâr Péladan que, par définition, le courage dégoûte et qui portait, de plus, envie aux *diestros* pour leurs costumes, leurs satins, leur broderie et leur cannetille, excommunia ces braves gens avec mainte péladânerie et citations des Pères, des Conciles, de Parsifal, *item* d'un Almanach trouvé chez son portier. Force fut à l'impresario de plier bagage (un bagage

composé de cent *toros bravos* !) et de ramener, vers Hendaye ou Port-Vendres, son équipe de héros, désormais sans emploi.

Donc la haine de l'individualisme, la loi Grammont, la sensibilité du troupeau qui se rue à deux mille contre un pour écharper un cambrioleur pris la main dans le sac, font échec au *torero* dans presque toute la France. Péniblement trouve-t-on, à Paris, quelques papiers publics où l'on puisse exalter ces généreux combats. Il existe néanmoins certains pays, élus du Sort, où le peuple n'admet point que l'on incommode ses plaisirs. La barbarie administrative n'y court point l'aventure de se risquer sur le *redondel*. Car à Mont-de-Marsan, à Bordeaux, à Toulouse, dans votre Marseille d'or et d'azur, M. le Préfet et son bicorne, M. le Commissaire et son écharpe pourraient ne quitter la place que fort navrés, houspillés et contus. Or, les larmes de Séverine, eussent-elles autant d'efficacité que le baume de Fierabras, ne sauraient guérir tant de maux et de cuisantes plamussades.

Marseille Phocéenne s'honore de ses *corridas*, au début du printemps et de l'automne, saisons deux fois heureuses en un pareil climat. Les meilleures *espadas* y viennent « tauricider », comme parle, chez Scarron, don Japhet d'Arménie. Et dans les Arènes du Prado, le bétail d'Andalousie ou de Castille répond aux *suertes* de Vicente Pastor, de Bombita et de Regaterin, sous le généreux soleil qui rend les femmes plus belles, qui fait les hommes plus hardis.

★★

Tout enfant, vous avez goûté, dans leur splendeur entière, ces gestes héroïques. A peu près comme vous, j'ai de bonne heure approché le monde *espetaclous* des

arènes, j'ai causé avec ces hommes qui, sur les imaginations puérides, ont un si énorme prestige, et qui m'apparaissaient alors comme des dieux. Mon père, sachant que nulle récompense n'aurait à mes yeux assumé un tel prix, encourageait mes succès d'écolier par un voyage à Saint-Sébastien, quand venait la *temporada*. Je les suivais, ces *corridos* avec ferveur ; je rendais visite au *corral* et, ne manquant, sous aucun prétexte, d'assister, le dimanche matin, aux menus incidents, presque toujours les mêmes, de l'*apartado*, je m'honorais de saluer les *picadors* et de remporter, moyennant finance, quelque banderille « offerte » par un *mono sabio*. Contact léger, en somme, ne me donnant sur ces braves, auréolés par tant de gloire, que des notions assez vagues et des renseignements convenus. Sous leur veste à pampilles d'or, sous leur toque ronde que supporte à demi la *coleta*, je ne voyais que le gladiateur sublime, le maître de l'épée et le dompteur de fauves, celui qui, pareil aux jeunes combattants d'*Hernani*, aurait pu prendre la devise laconique et superbe : *Hierro !* J'apercevais le *caballero andante* ; je ne me souciais guère de l'homme. C'est pourquoi je ne rapportais de mes escapades *tra los montes* que des images visuelles, un éblouissement de lumière et de couleur.

Quant à vous, mon cher poète, vous avez regardé, compris la populace aussi bien que les ténors de la *Plaza*. Vous les avez fait vivre, comme Valère Bernard, ce grand poète, suscite les héros fangeux de *Bagatouni* ou les fantômes dolents de la *Pauriho*. Car vous aimâtes dès vos premiers ans, d'une robuste dilection, les hommes d'or et de fer que je ne sus qu'admirer. Ainsi, vous avez pénétré au fond même de leur pensée ingénue et cordiale.

En une langue sobre, vivante et colorée, en des récits où vous n'employâtes que le moindre artifice, malgré quelques inexpériences de jeunesse, vous retracez avec un rare bonheur, une magistrale certitude les œuvres du *torero*, depuis sa première veillée des armes jusqu'à la la retraite définitive, quand celui qui « mâtait » devant un peuple enivré, « coupe sa *coleta* » et, riche ou pauvre, se ressouvient qu'il est homme, rentre dans la loi commune, en attendant la mort.

Voici la nuit qui précède le combat. C'est le premier rendez-vous de l'amant, la première messe du prêtre, la première affaire du bretteur. Le néophyte rêve « du cirque immense » ; il distingue dans son rêve « le *toril* noir et profond » ; mais le jour levant, l'allégresse du matin amènent la sérénité ; en attendant, l'homme contemple la nuit bleue, écoute le bourdonnement des guitares et demande à l'ambiance amicale un motif d'apaisement. Il reviendra fêté, glorieux comme Pepe Illo, comme El Tato, comme ce Martincho, gloire de Saragosse, que Francisco Goya y Lucientes promut, sous le règne de Ferdinand VII, roi béni des gladiateurs, à la vie éternelle du grand art, dans une de ces planches fougueuses où la tauromachie apparaît avec toute sa gloire et l'immortel éclat de sa sombre beauté.

Puis à la chapelle, avant de rejoindre la *cuadrilla* et de recevoir l'alternative, le débutant s'agenouille, plein de ferveur ; il demande à la Vierge tutélaire, *Nuestra senora de la Paloma, de las Nieves* ou *del Pilar*, son aide puissante à l'heure du danger, cette espérance unique, la protection divine qui donne la souplesse, la vigueur, l'intrépidité. Après, c'est le *paseo*, les encouragements des connaisseurs, les œillades, les rires de femmes en mantille, la pompe du défilé. C'est la marche guerrière, l'âpre sonorité des cuivres,

le salut du président. C'est le monstre lâché qui prend sa première pique, l'arrachement de la *divisa*, les banderilles, tout le jeu élégant et cruel destiné à calmer la fougue initiale du taureau, à le mettre d'aplomb, à mûrir pour l'estocade finale cette bête pesante et furieuse, à préparer le dénouement, la *suerte* concluante de l'*espada*.

C'est, quelquefois aussi, l'avanie après la gloire, la défaite après le triomphe, la débâcle d'un quart d'heure effaçant jusqu'à la mémoire des hauts faits accomplis ; c'est pour le *diestro*, même adoré de la multitude, le jour néfaste, l'adversaire oblique et redouté, frappant tour à tour Pepe Illo (1801) et Manoël Garcia el Espartero (1894), apportant la déroute ou la mort, quelquefois toutes deux. Mais l'apothéose bientôt succède aux revers immérités. Le soleil — *quis dicere falsum audeat ?* — ramène l'espérance dans l'âme du vaincu. Ici, le poète prend la parole, intervient en une éloquente prosopopée. Il chante le *Cantique du Soleil* par la bouche de son héros :

Toi qui vois toutes les actions, bonnes ou mauvaises, mesquines ou triomphantes, salut ! A toi qui illumine toutes les prouesses, je te dédie la mort de ce taureau qui est un brave. Sa noblesse mérite ta lumière, et si par hasard, il me tue, fais-moi l'honneur d'éclairer mes derniers instants de tes rayons !
Anda !

Et l'orgueil, à son tour, illumine la conscience de l'*espada*, l'étouffe de poignantes délices.

Quel est, en effet, l'artiste, acteur, écrivain, peintre ou musicien, qui dans sa vie peut voir réunies dans une même salle quinze mille personnes l'acclamant avec la violence de l'ovation taurine, à laquelle nulle autre ne se compare ? Quel artiste, hormis le *torero* ?

La Mort frappe à côté du brave, atteint le meilleur de ses émules,

Dans la force et la fleur de sa belle jeunesse.

Un coup de corne emporte Curro-Malica « qui succombe, très pâle, une mousse rose aux deux coins de sa bouche ». Mais l'*Inévitable*, d'un trait plus sûr que la dague même du taureau, pénètre au cœur du maître victorieux, lui verse goutte à goutte l'amer breuvage de l'insénescence et de l'oubli. Chaque heure qui fuit apporte une ride, enlève quelque chose à la beauté du vieil homme, à la vigueur de son bras. Vieillir ! mourir ! c'est la dure condition humaine. Et, déjà, les gazettes spéciales embaument le partant de louanges qu'on dirait posthumes, le comparent aux grands aïeux, à Montès et Cucharès, utilisent son nom pour inquiéter les jeunes et déprécier leurs efforts. N'est-ce point, d'ailleurs, une cérémonie atrocement funèbre que n'importe quelle représentation d'adieu ?



Blasco Ibanes, dans un récit trop long, empâté de couleur comme un roman de Georges Eekhoud ou de Camille Lemonnier, a déduit fort heureusement les états d'âme et l'ascension du *torero*. Le *golfo* de Madrid, le *chulapon*, l'enfant de l'amour et du hasard, né, comme Pablo de Ségovie ou Lazarille de Tormes, dans la fantaisie et la débîne d'une ruelle picaresque, atteint peu à peu les sommets, obtient la richesse, l'amour, le caprice humiliant des grandes dames et les bonheurs intimes du foyer. Il meurt jeune, aimé des Dieux, frappé dans la saison verdoyante de son âge, ravi par la mort comme par une amante. Cela fort poussé, plein de clinquant, d'odeurs violentes et de gestes excessifs.

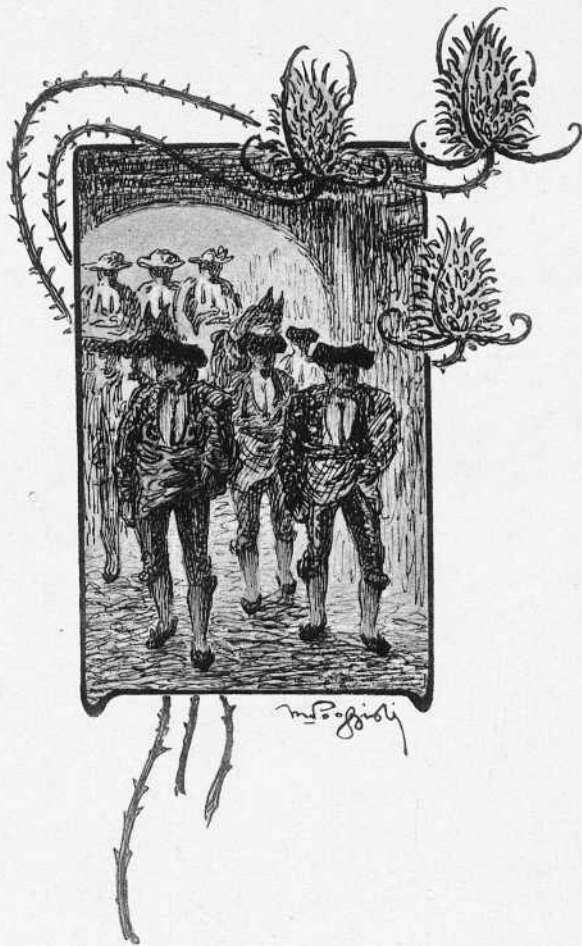
Le *diestro* dont vous fixez l'image est à coup sûr un individu beaucoup moins somptueux, mais, par cela même, autrement représentatif. On vous sait gré

d'avoir choisi pour le peindre, avec sa grandeur et ses faiblesses, le premier *torero* venu, puisque — c'est Flaubert qui l'atteste — l'âme du premier venu est plus intéressante que l'âme d'un artiste ou de tel autre personnage mis par sa culture au-dessus, mais en dehors de l'humanité.

A déduire les gestes de votre simple héros, vous avez écrit le plus ferme plaidoyer qui soit en faveur de la tauromachie, et, montrant leur béjaune aux « amis des bêtes », découvert le néant, l'hypocrisie et — souffrez cet argot — le « chiqué » des commisérations bourgeoises. Votre livre ému, touchant et pittoresque, apporte à l'histoire sociale de la tauromachie une contribution importante. Il montre en effet que, sous le plastron blanc et la veste de soie aux teintes printanières, bat un cœur pareil au nôtre, qui souffre, espère, connaît la joie et la tristesse, mais que relève en toute occurrence l'orgueil de la force, la vertu du péril que provoque et résout un courage intrépide, tant est grand le prestige héroïque de la *prima espada* ! Il rappelle, en même temps, à la pudeur le troupeau hargneux des taurophobes. Devant la fastueuse bravoure des *toreros*, il incite les honnêtes gens à garder leur compassion pour la misère humaine, sans désormais lamenter outre mesure les chevaux étripés et la brute « à quatre oreilles », tandis que, sous l'oriflamme couleur de sang et d'or, oublieux d'une époque où tout se dégrade, se décolore, s'abâtardit et s'efface peu à peu, les derniers fils de Galaor, de Rodrigue ou de don Quichotte mènent le stérile et fier combat du *redondel*.

LAURENT TAILHADE.

Paris, 17 février 1913.



AVANT DIRE

AVANT DIRE

Les dix récits que l'on va lire résument les divers états d'âme d'un torero artiste, acteur conscient de la corrida et ayant quelques lettres.

Ce type a existé et existe encore.

Perez de Guzman (1) hier et Minuto (2) aujourd'hui.

L'action se déroule dans la belle époque de la tauromachie de 1840 à 1877, durant que notre héros s'élève du modeste rôle de banderillero à celui suprême de matador. Le personnage fictif, composé de plusieurs toreros aurait commencé à combattre à vingt ans et se serait retiré du cirque à cinquante-sept.

Nous donnons la date de chaque récit pour situer l'action à cause des changements apportés dans le caractère des toreros depuis le début des récits.

<i>Veille de combat</i>	1842
<i>La Chapelle</i>	1846
<i>Le Paseo</i>	1850
<i>Pica</i>	1850
<i>En Banderilles</i>	1862
<i>L'Alternative</i>	1862
<i>Le Triomphe</i>	1865
<i>La Débâcle</i>	1866
<i>Une Mort</i>	1870
<i>La Retraite</i>	1877

Ces impressions, résultat d'interrogations multiples, de documents et de souvenirs personnels s'efforcent de dépeindre en raccourci toute une époque.

J. de H.

(1) *Don Rafaël Perez de Guzman*, noble chevalier espagnol de la grande lignée des Guzmanès. Il fut l'un des meilleurs toreros de son temps, était d'un abord très agréable à cause de sa belle éducation et de son instruction soignée, disent ses biographes. Il naquit, à Cordoue, en avril 1802, et fut assassiné, en 1838, à l'âge de 36 ans, par des individus du parti Carlisle, alors qu'il se rendait de Séville à Madrid pour combattre en compagnie de *Francisco Montes* et de *Miranda* des taureaux de *Véragua*.

(2) *Enrique Vargas Minuto*, torero moderne, né le 21 décembre 1870, à Séville. Il se retira de la lutte et, ruiné, dut reprendre l'épée en 1906. Très lettré, il est l'auteur de plusieurs pièces de théâtre applaudies.

LA VEILLE DU COMBAT

MADE IN U.S.A.

LA VEILLE DU COMBAT

La soirée de samedi est la plus mauvaise pour nous, l'appréhension des bêtes avec lesquelles nous combattons revient sans cesse à notre esprit. Tous les autres jours nous pensons bien à autre chose, allons au café, au théâtre, cherchons les aventures ; quelquefois Bernardès nous réunit chez lui pour entendre de la musique. Mais le samedi, point de plaisir, le matador (1) nous défend de sortir après la nuit tombée afin d'être frais pour la course et seul chez soi ou dans une chambre d'auberge, sans essayer de nous coucher de bonne heure, sachant l'absence du sommeil, nous songeons à des bêtises, à des malheurs imaginaires jusque là imprévus.

De mes premières veillées tauromachiques, je ne m'en souviens pas, les impressions s'imposaient trop violentes à mon cerveau pour tenter leur analyse. Je croyais à la gloire rapide, et mon enthousiasme éclatait, l'escomptant au lendemain, puis, il s'éteignait brusquement, douché par le souvenir des cornes ! J'avais de grands effrois ; la nuit je me représentais le cirque immense endormi et je distinguais le toril (2) profond et noir ; soudain, on ouvrait sa porte !... et j'en voyais sortir un monstre ressemblant à un taureau.

(1) L'acteur principal chargé de tuer le taureau et de diriger tous les jeux nécessaires pour arriver au duel final.

(2) Lieu, où l'on enferme les taureaux, dans les dépendances de l'arène.

Ce soir, en me remémorant ces sensations, je viens d'avoir la même crainte, j'ai revu le redondel (1) et le toril enténébrés... Au jour je n'aurai plus peur, devant la réalité tangible les craintes s'effacent — ce ne sera rien !... Un taureau n'est, après tout, qu'un taureau, si terrible soit-il, il est seul à combattre, on s'en tire... mais la nuit fait des chimères.

Demain, nous combattons à Séville, devant nos compatriotes ; aussi, au lieu de la chambre de posada, je suis chez moi, après le souper, dans la petite cour de ma maison. Je me balance sur une chaise, doucement, en fumant une cigarette. Les objets sont imprécis et flous : je vois et sens les roses nacrées dont les feuilles cherchent à cacher le vieux mur effrité. Le bassin au milieu de ce petit carré, mon bien, laisse velouter ses eaux par la nuit bleue, et le jet d'eau, ne parvenant pas à s'élever, glougloute en tombant dans les vasques. Oui, la nuit est bleu doré, mais claire, puisque la fumée de ma cigarette en s'élevant se détache plus bleue encore. Un moustique bourdonne curieusement auprès de mes oreilles. — Comme ma petite demeure paraît moins bruyante et plus heureuse la nuit !

De la maison à côté, j'entends la musique d'une guitare, ce petit orgue en miniature duquel on tire des sons si troublants et plus fins que ceux de l'alto, joue une habanera, qui pleure au lieu de rire. Mon voisin est infatigable les soirs d'été, j'attends, il cadencera sans doute un tango adorable... Eh bien ! le calme du décor m'a servi d'exemple, je muse presque. Le combat m'attend, les taureaux sont gros, baste, nous verrons.

(1) Le cirque.

Bernardès, lui, n'a jamais peur, il commande à sa femme l'heure du repas avant son départ pour la course. Je suis comme lui ce soir...

.....

Tout de même, il suffirait de si peu d'imprévu pour ne plus revoir tout ce que j'aime, pour ne plus entendre cette guitare qui pleure..., elle me pleure déjà peut-être... Petite cour, je t'aime et je veux te garder !... Mais ne connais-je pas les taureaux ?... Ah ! ah ! ah ! je reviendrai demain te voir, plus glorieux, petite cour, alors je comprendrai mieux la valeur des êtres inanimés, chers objets que vous êtes ; mon esprit pourra errer libre, mon corps fatigué ne retiendra point mon imagination, elle brodera les idées les plus futiles, mais ce soir...

.....

Si je me rappelle tous les disparus, nos anciens camarades !... Pauvre Manuel Rato, tu fus tué d'un coup de corne dans la gorge et tu crus te noyer, dans ton délire, et Domigo..... il n'a pas pu dire adieu aux siens avant la mort...

.....

... Mais, si je devenais glorieux comme Romero ou Illo. (1)

.....

Ma vieille mère, là-haut, dans sa petite chambre, doit prier ; pendant la corrida, elle implorera Dieu

(1) Deux des plus illustres matadors qui réglèrent l'art de tuer les « bêtes braves », Pedro Romero, né à Ronda le 19 novembre 1754, mort dans la même ville le 13 février 1839 ; José Delgado y Guerra Illo (Pepé Illo), né à Sevilla le 17 mars 1754. Il fut tué par un taureau, à Madrid, en 1801. Il était auteur d'un traité de tauromachie : *Arte de Torear*.

pour moi. Quel imbécile je fais ! cette prière devrait m'enlever tout doute, une vieille est toujours exaucée.

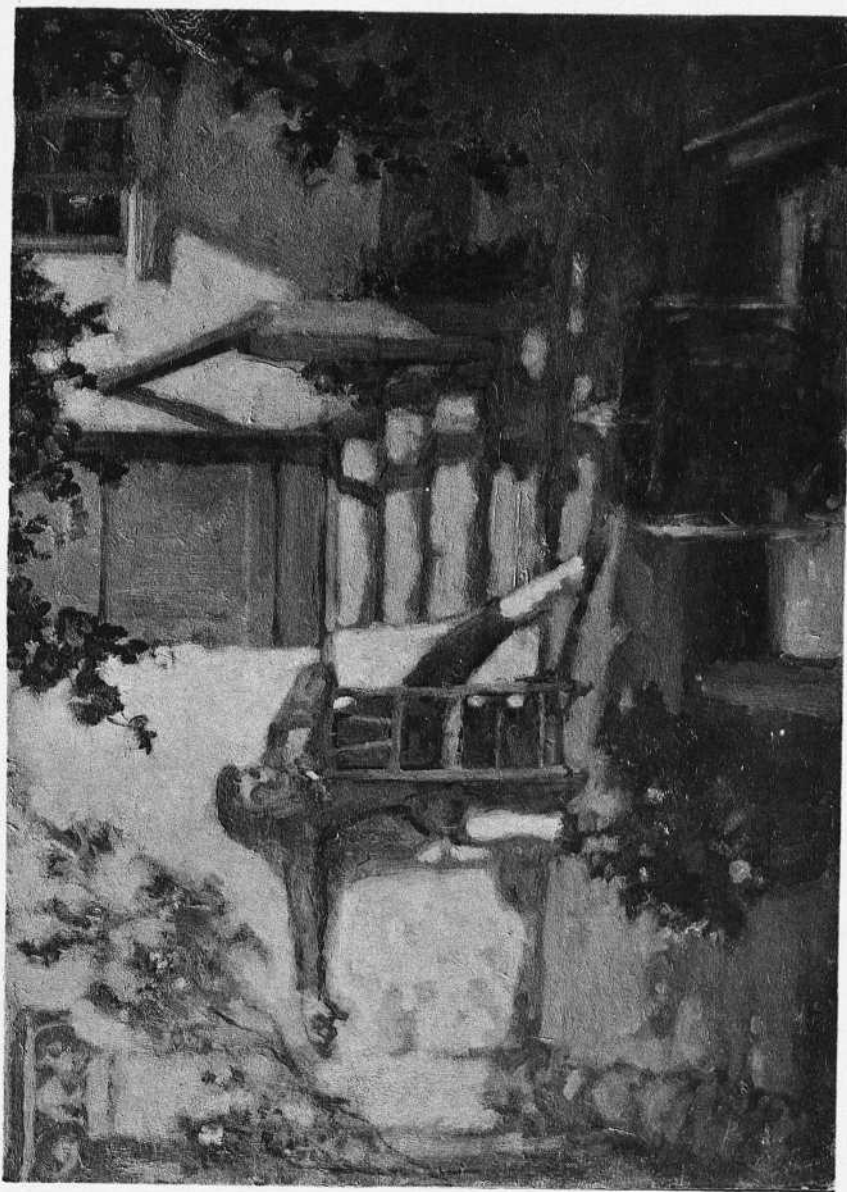
Et puis, est-ce d'un homme, d'un Espagnol, d'avoir peur avant le combat ? Il vaut mieux trembler la veille que faiblir l'heure venue !

Onze heures sonnent à vingt églises, leurs notes cuirées sont joyeuses et pleines d'espoir... demain se rapproche... allons dormir... au lever du jour, il n'y paraîtra plus...

.....

... Vais-je dormir ? J'ai lu, dans Cervantès, que la peur était verte. Je crois les craintes bleues — comme la nuit.





Phototypie SADAG.

VEILLE DE COMBAT
(Composition de J.-A. Gibert)

VISPERA DE CORRIDA

VISPERA DE CORRIDA

Es la tarde del sabado, para nosotros, la mas mala de toda la semana ; el espectro de las bestias, que hemos de lidiar, tortura incesantemente nuestro espiritu. Pasamos los otros dias riendonos de todo y pensando siempre en cosas muy diferentes : vamos al café, al teatro ô en busca de aventuras, à veces nos — réunimos — en casa de Bernardès donde se toca y se canta. Mas el sabado se acabaron los placeres ; el matador nos prohíbe salir de casa una vez anochecido con el fin de que estemos en buenas condiciones para torear el dia siguiente. Y una vez en casa ô solos en la alcoba de la fonda no pensamos mas que en tonterias, en desdichas imaginarias y hasta se olvida uno de acostarse.

No puedo precisaros mis primeros desvelos tauromaquicos, hay tantas impresiones violentas en mi imaginacion que no me es posible coordinar nada. Sin embargo, recuerdo que me dominaba la idea de una gloria cercana, produciendome un entusiasmo que me hacia olvidar el dia siguiente y que, de pronto y bruscamente, se desvanecia dominandome el recuerdo de los cuernos. Entonces, el miedo se apoderaba de mi y entre sueños se me aparecia la Plaza de un tamaño inmenso y en ella veia el toril, negro, profundo..... de pronto se abria la puerta..... y veia salir un mônstruo parecido a un toro.

Esta noche, recordando aquellas impresiones, me he

visto dominado de las mismas sensaciones, he visto de nuevo la plaza y el toril en tinieblas..... Sin embargo, mañana no tendré miedo, pues ante la realidad tangible los temores se desvanecen... no sucedera nada... Despues de todo un toro no es mas que un toro, que solo se torea y por más terrible que sea, sale uno del paso... apesar de todo durante la noche la imaginacion trabaja siempre.

Estamos en Sevilla, donde trabajamos mañana, ante nuestros paisanos, y naturalmente en lugar de estar en la Fonda me encuentro en mi casa, donde paso la noche ; así pues, luego de comer, me encuentro en mi patio balanzeandome dulcemente en mi butaca, fumando un pitillo, viendo vago, imperceptible, difuso, cuanto me rodea. Apercibo lãs rosas de un rosal que busca cubrir el desnudo muro, en el centro del pequeño patio la pila, su agua transparente y el chorro no llegando a elevarse gorgorea cayendo de nuevo en la misma y todo esto en medio de una noche azulada.

Si, la noche de un azul dorado, pero clara por que el humo de mi pitillo, al elevarse, se destaca aun mas azulado.. oigo el zûmbido de un mosquito que curiosamente vuela a mi alrededor... Es e traño, mi casita me parece menos alegre pero más dichosa la noche.

En la casa contigua oigo tocar la guitarra, instrumento pequeño, miniatura, que produce sonidos tan agradables y aun más, que los de la viola. Tocan una habanera que más hace llorar que reir..... el vecino no se cansa..... aguardo pues quizás siga un tango encantador. La calma de cuanto me rodea me sirve de jemplo, me estimula, me reacciona, aguardo llegué el momento de la corrida, que sean los toros grandes.... y bien, veremos... Bernardes nunca tiene miedo, siempre al salir de su casa el dia de la corrida, dà à su muger

las ordenes para la hora de comer... lo mismo me encuentro yo esta noche... Sin embargo pudiera suceder algo imprevisto, que me privase volver à ver todo cuanto quiero en este mundo y no oír mas esta guitarra que llora, que quizá me esté llorando ahora... Patio chiquito, te quiero y deseo verte siempre... pero es que no conozco yo los toros ah ah ah... mañana volvere de nuevo à verte patio querido, volveré de la plaza con mas gloria y comprenderé mejor el valor de todos estos objetos inanimados y queridos para mi... mi espíritu podra divagar libre, mis miembros cansados haran que mi imaginacion no esté preocupada... pero esta noche... Recuerdo en este momento todos mis amigos desaparecidos... pobre Manuel Rato, tu has muerto de una cornada en el cuello cuando estabas en el apogeo, en el delirio de la gloria... y Domingo, el pobre, que ni pudo despedirse de los suyos..... pero por otro lado y si tambien yo llegasse à la cumbre como Romero y Pepe Illo.....

Mi anciana madre arriba en su cuarto debe estar rezando, mañana durante la corrida implorará à Dios el que me proteja... Que imbecil soy, estas oraciones deben desvanecer en mi, todo temor... la plegaria de una anciana madre es siempre bien acogida en el cielo.

Despuès de todo, no es de un hombre, ni menos de un español, tener miedo antes del combate.

Lás once suenan en veinte iglesias distintas, los sonidos de las campanas los encuentro alegres, me dan esperanzas. Se acerca mañana... vamos à acostarnos... à dormir..... al dia siguiente será otra cosa.

.....
— Pero podré dormir ? He leído en un libro de Cervantes que el mièdo es verde pero yo creo que es azul como lo es la noche.

LA CHAPELLE

LA CHAPELLE

Depuis midi, le soleil implacable semble couvrir la terre...

Nous voici réunis à la plaza, Bernardès, mon matador ; Velerito, le second espada ; mes collègues, les péons (1) et les lourds picadors (2).

— Enfants ! vient de dire Bernardès, allons prier, avant la course, la Vierge Marie.

Et, au milieu de la foule des badauds qui préfèrent voir les toreros que de garder leur place à l'amphithéâtre, nous allons, étourdis par la musique et par la chaleur, ivres de gloire et modérés par la peur, dans un état d'âme complexe et terrible, que seuls peuvent connaître les gens de notre profession.

Un valet de cirque, crasseux, vient d'ouvrir la porte de la chapelle, qui est mitoyenne de l'infirmierie. Clavès, le sceptique, me fait remarquer, en passant, à voix basse, à cause de Bernardès qu'il vaut mieux que l'on ouvre la porte pour les prières que pour les gémissements.

En entrant, la petite salle qui sert de chapelle est

(1) Individu chargé de préparer les taureaux avec la cape.

(2) *Picador* ou *piquero*, celui qui attend le taureau à cheval et le repousse, armé d'une pique, munie d'un cran d'arrêt. Il doit, par ce jeu, fatiguer l'animal et protéger sa monture. Un cheval blessé dans une course est un accident. Les picadors célèbres, comme les *Juan Pinto*, les *Calderon*, *Trigo*, les *Ortiz*, gardaient leurs chevaux des saisons entières. Aujourd'hui cet art est tombé entre les mains de gens sans vergogne ni savoir, il est ravalé et donne l'impression du carnage inutile et barbare.

plongée dans la pénombre, aussi nos yeux éblouis de lumière ne distinguent rien ; un silence profond y règne. Que nous sommes loin du public turbulent, une fraîcheur bienfaisante nous envahit. Peu à peu, notre vue commence à se faire à cette clarté douce, nous apercevons le petit autel dans le fond de la pièce. Qu'il est modeste, ce rustique monument à la Vierge : une petite tablette de marbre blanc tenue dans le mur par deux crampons de fer, une cape de luxe le recouvre et lui sert de tablier, sur la cape une nappe de dentelle semble écrasée par endroits pour soutenir les deux gros candélabres d'argent où brillent des cierges épais. Contre le mur, au milieu de l'autel, une image grossière représente Notre-Seigneur Jésus-Christ ; sur une petite plaquette est la statue de la Vierge des Sept-Docteurs, entourée de fleurs fraîches et s'appuyant sur une muleta (1), et une épée, mélange sacrilège dans ce cadre béni.

Bernardès, ému, est allé s'agenouiller devant l'autel, sur un tapis jaune. Velerito, le second espada, est également prosterné dans le fond de la pièce. Près de nous, deux banderilleros (2) regardent devant eux, l'esprit lointain, les épaules tombantes, alourdis par leur costume d'argent. Un péon est assis sur un banc, affalé, la tête lourde. Derrière nous, les pesants piqueiros aux chaquetillas (3) de pierreries et aux culottes de peau de chamois semblent contrits et ennuyés, leur

(1) Drapelet de flanelle rouge dont se servent les matadors pour leurrer la bête dans le duel final.

(2) *Banderillero*, individu chargé de piquer dans le garrot du taureau des bâtonnets armés de harpons, à l'usage de fatiguer l'animal et de permettre au matador de l'aborder.

(3) *Chaquetilla*, veste courte, ornée de broderies d'or, d'argent ou de jais, portée par tous les toreros.

chapeau à la main, comme des paysans en visite. Tous ces visages sévères, énergiques, rasés ou ornés de favoris courts expriment un respect très profond à la Madone vénérée ; et, comme pour des enfants, on peut entendre le murmure de prières frustes et naïves que filtrent leurs dents serrées. Ils s'attendrissent, puis paraissent reprendre courage et je contemple ce tableau si pur, en songeant qu'il n'y aura plus de toreros quand il n'y aura plus la Foi.

Longtemps, la prière continue, enfin Bernardès et ses hommes ont demandé à la Divine de revoir leur famille, maintenant, ils sortent fières et vaillants comme si la Toute-Puissante les avait assurés de sa protection.

De nouveau, la porte s'est ouverte ; nous voici revenus à l'éblouissement, au tumulte, à la vie ; le bien-être mystérieux de tantôt a fait place à l'agitation de tous nos sens, l'attendrissement mystique de mes compagnons a disparu. Bernardès fume avec volupté une cigarette et répond à un aficionado !.. (1)

On vient de nous appeler, le paseo (2) va commencer, mais là encore, lorsque les alguazils auront caracolé dans le cirque et que nous en franchirons le seuil, nous ressentirons un frisson, vite calmé, par les vivats de la foule, par l'allégresse ; définitivement tranquilles, sûrs de la protection divine, de la force de nos bras, de la vitesse de nos jambes, de la rapidité de notre pensée...

Mais que nous serons émus après la course, si, malgré les dangers courus, nous sortons sains et saufs...

(1) Amateur, ce terme est spécial aux amateurs de courses de taureaux.

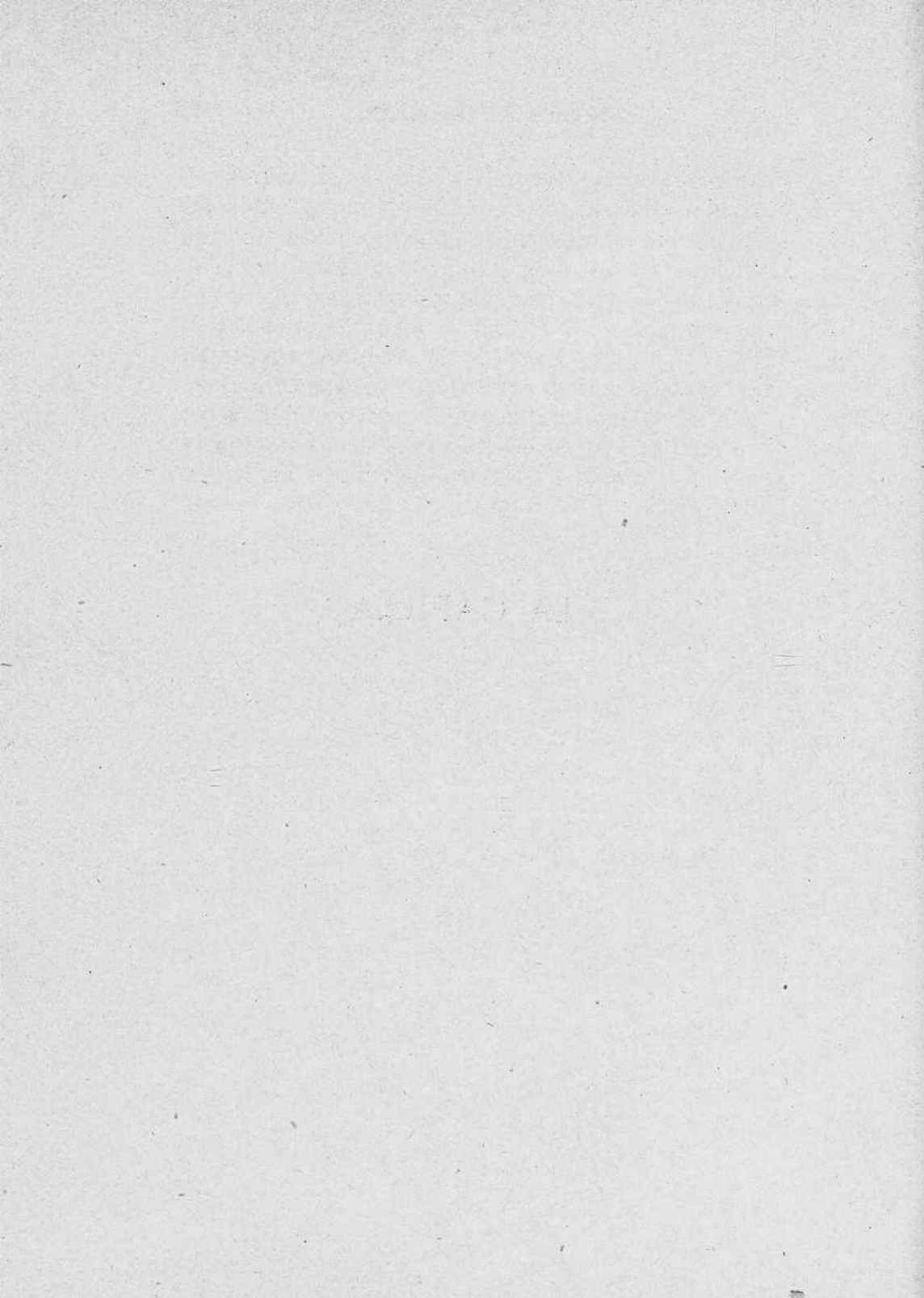
(2) Défilé des toréros avant la course.

...Je verrai toujours devant mes yeux, j'entendrai toujours dans mes oreilles, Palos, un rude et énorme picador, disant : « Lorsque le fauve entre dans la piste qu'il charge et que ma pique ploie, que, sous l'effort, mes veines gonflent, que mes yeux se troublent, je distingue entre le taureau et moi, la Vierge qui m'encourage et me protège . »

C'était un spectacle touchant de voir ce brave homme soulever son large feutre de ses doigts puissants, le visage presque éclairé de finesse, dire en regardant le ciel, au sortir d'une course : « Merci, madame la Vierge. »



LA CAPILLA



LA CAPILLA

Desde mediodía, un sol espléndido inunda con sus refulgentes rayos toda la tierra.....

En la plaza nos encontramos reunidos, Bernardes el matador ; Valerito, el segundo espada ; los peones, mis compañeros y los pesados picadores.

— Hijos míos, — dice Bernardes, — antes de empezar la corrida vamos à elevar à la Virgen Maria nuestras oraciones, — y, atravesando el grupo de curiosos que prefieren presenciar la llegada de los toreros à escoger un buen sitio en la plaza, nos dirigimos, aturridos por la música y el calor, ébrios de gloria y moderados por el miedo ; en un estado de alma incierto y terrible — que solo pueden conocer los que pertenecen à nuestra profesion ; en direcciôn à la capilla de la plaza.

Un mozo de mugrienta indumentaria, abre la puerta del oratorio contiguo à la enfermeria : Claves, el escéptico, me hace notar al pasar y en voz baja por respeto à Bernardes, que vale más entrar para rezar que para llorar.

Al penetrar, la pequeña sala que sirve de capilla nos semeja sumida en las más profundas tinieblas, de tal manera nuestros ojos están aturridos por la luz de fuera que apenas distinguen nada : el silencio más profundo reina allí ; una dulce frescura invade todo nuestro sér. Poco à poco nuestra vista comienza à habituarse à esta tibia claridad ; dificilmente, llegamos à percibir en el fondo, el rústico altar de la Virgen,

de una modestia y sencillez encantadora : una pequeña tabla de blanco mármolesujeta al muro por dos abrazaderas de hierro, y cubierta por una capa de paseo de gran lujo que la sirve de dosel ; sobre la capa, la sabanilla del altar semeja cortada por intervalos con el fin de dejar plaza descubierta à dos enormes candelabros de plata donde se consumen gruesos cirios ; contra el muro, una figura groseramente escultada representa Nuestra Senor Jésu-Cristo y sobre una pequeña bandeja està la imagen de la Virgen del Pilar rodeada de flores naturales frescas, todo esta entre una muleta y un estoque, que parece un sacrilegio en este cuadro bendito.

Bernardes, emocionado se dirige al altar y ante él se postra ; Valerito, el segundo espada, tambien se arrodilla en el fondo, y cerca de nosotros hay : dos banderilleros mirando fijamente hacia el altar, aunque su pensamiento esté lejos de este sitio, y pareciendo agobiados con sus trajes de luces, un peon abatido sentado en un banquillo inclina su cabeza y detrás los picadores con sus pesadas chaquetillas bordadas y las calzones de gamuza parecen contritos y preocupados.. sombrero en manos como campesinos en visita Todas estas caras, severas, energicas ; unas afeitadas, otras con patillas cortas... todas manifiestan un profundo respeto à la Virgen venerada... Y como si fuéramos niños se percibe un murmullo de oraciones elocuentes que se escapan de entre los dientes cerrados, se les vè entristecerse, de pronto al parentan tomar aliento ; yo contemplo este cuadro, tan puro, pensando, que no podrá haber toreros cuando desaparezca la Fé.

Largo tiempo dura la oraciôn. Por fin Bernardes y los otros acaban de pedir à la Divina Providencia el volver sanos al seno de sus familias, y ya confortados

con la protecci6n divina salimos fieros de la Capilla, arrogantes, seguros de nuestro 6xito.

Se abre de nuevo la puerta, y nos encontramos otra vez deslumbrados y en la vida. Ante el tumulto de fuera, el bienestar misterioso de poco antes hace que nos domine una agitaci6n, un enternecimiento místico, que cambia completamente la expresi6n que se reflejaba en nuestros semblantes al salir de la Capilla... Bernades fuma un pitillo recreándose, hablando con un aficionado... Acaban de llamarnos, el paseo va a comenzar, pero aún, mientras los alguaziles concluyan de dar las vueltas al redondel y nosotros salgamos, volveremos a tener escalofríos, disipados al punto por los vivas del público entusiasmado ; completamente tranquilos, seguros de la proteccion divina, de la fuerza de nuestros miembros... pero apesar de los peligros tantas veces pasados, y concluir las corridas sin incidentes, siempre se está emocionado al concluirla.

Siempre tengo presente al Palos, un robusto picador, y estas, sus palabras no se apartan de mis oídos « sea, entra el toro en el redondel, se me arranca, la pica hiere, hago el esfuerzo natural, mi vista se turba, mis venas se hinchan... y siempre se aparece, entre el toro y yo, la Virgen del Pilar que me alienta y me protege. »

Era impresionable, sublime, al concluir la corrida, el ver a este buen hombre quitarse el pesado sombrero de fieltro y mientras lo sostenian sus forzudos dedos, levantar la cabeza, mirar al cielo con cara tranquila y decir : Gracias mamá !



AVANT LE PASEO

ALANT IF PASSED

AVANT LE PASEO

La cour des chevaux est encombrée de gens, à notre arrivée pour le paseo ; des amateurs, des écrivains, des femmes pérorant, les femmes de nos costumes, les hommes de nos qualités en s'adressant à nous, de nos défauts lorsqu'ils sont entre eux. Ce sont des reconnaissances, des serremments de mains à ne plus finir. Bernardès presse sur sa poitrine un vieil aficionado, qui lui demande des nouvelles de ses enfants et de sa femme. Il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'il soupera avec nous ce soir.

Nos piqueros ont pu approcher et monter leurs animaux et ils caracolent pesamment ; puis, s'élançant la pique au bras, fondent sur les piquets d'épreuves pour essayer la force de leur bois. Le gros Palos récrimine encore — On nous donnera bientôt des pailles pour piquer, bougonne-t-il.

— Tu pourras boire avec, comme les petits messieurs anglais, si elles sont trouées, ricane Claves.

— Attention de ne pas faire tuer ton beau cheval blanc, Calderon, recommande un aficionado au vétérinaire ! Il n'y a pas de danger, il aime trop sa bête et a parié deux cents réaux de la conserver un mois sans blessure.

Soudain, un vide se produit, les femmes crient ; c'est un accident : le pauvre piquero de réserve, en éprouvant un cheval maigre, vient de s'écrouler... ce n'est rien...

Le directeur, un gros homme à visage rouge comme

une cape neuve, accourt. — L'heure sonne, señors, la présidence arrive, ... activons. Les monosabios (1) font évacuer la cour, les aficionados en se retirant nous souhaitent bonne chance.

Avant de partir, un écrivain ami me donne un conseil.

— Pourquoi, en entrant en banderilles, ne mets-tu pas plus hardiment la jambe ?

— A cause des cornes quelquefois.

— Tu te calomnies, voilà sa réponse ; c'est vrai, je n'ai pas peur, mais je sais mal, Bernardès me le dit souvent.

Maintenant on respire, la cour est plus large ; on fait également évacuer le rond, les derniers retardataires regagnent leur place. Nous ne parlons guère ; le moment est venu d'être sérieux. Nous quittons la cour pour entrer sous la petite voûte qui conduit dans le cirque, c'est un endroit sombre et frais. On y reste malheureusement trop peu de temps ; d'ici, le cirque illuminé d'or se détache superbe. Nous commençons à nous placer, d'abord les alguazils (2) les matadors Bernardès et Rodes. Derrière nous, les piqueros et leurs bêtes sembleraient dormir si ces dernières ne frappaient par instant de leurs sabots le sol durci.

Le gardien des taureaux s'approche de Bernardès, le chapeau à la main. — Maître, je viens vous avertir que le cinquième taureau est borgne de l'œil gauche. — Bien, merci ami, nous verrons cela, reprend le matador, puis il nous dit : Etes-vous prêts ?

(1) Valets de cirque.

(2) *Alguazil* : Les alguazils sont restés dans la corrida depuis plusieurs siècles ; ils font partie du défilé et transmettent les ordres du président aux toreros. Ils portent le costume de velours noir, pourpoint et culottes, tel qu'il était sous Philippe IV d'Espagne.

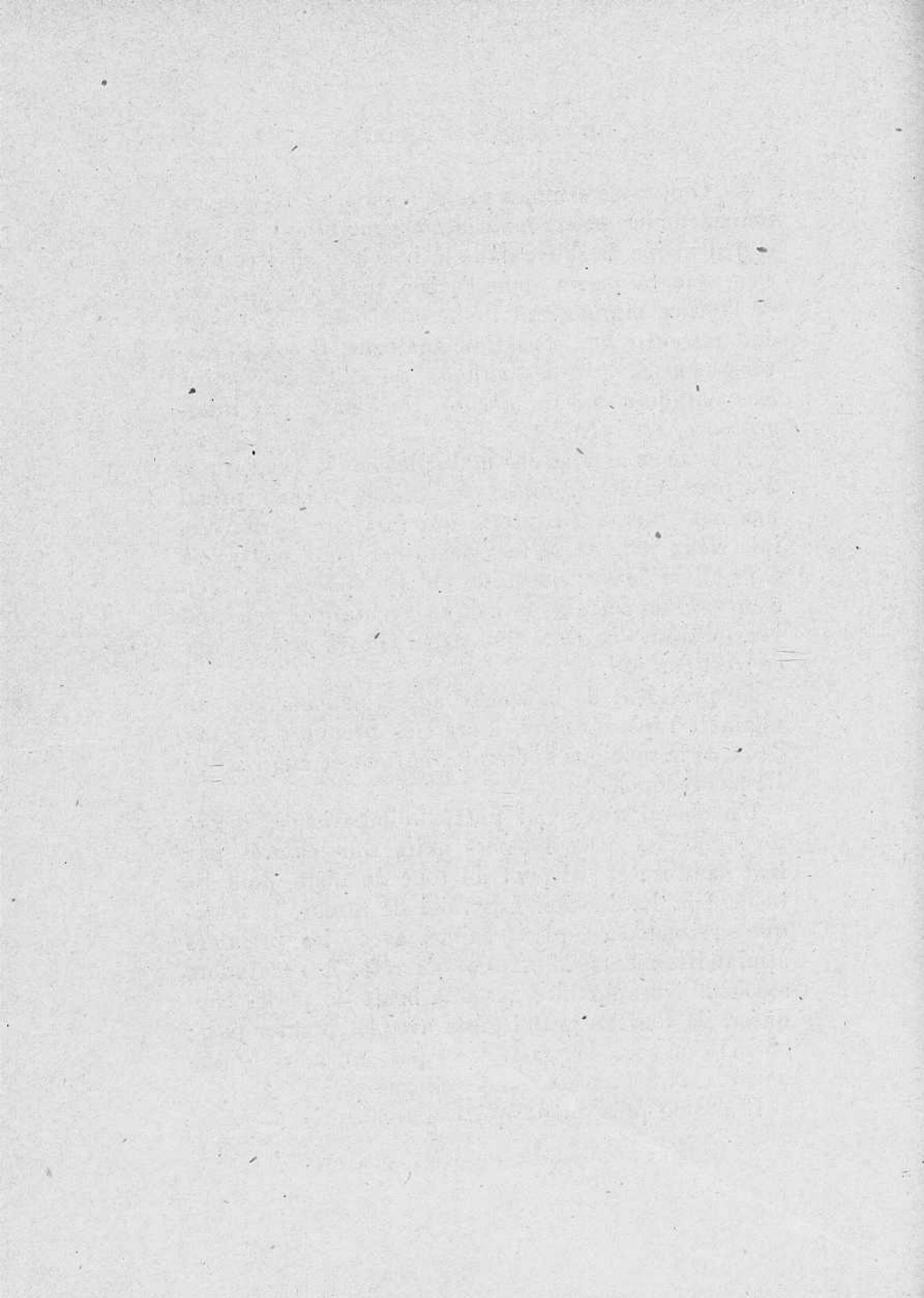
— Oui, nous sommes prêts ; mais un frisson me parcourt, une petite main semble me pincer le cœur et j'ai moins de salive dans la bouche ; oh ! ce n'est rien, cela va passer dans l'arène, mais ces émotions de l'ultime minute sont invincibles pour moi. Clavès doit ressentir une sensation analogue, il sourit nerveusement et agite les cailloux, de sa sandale noire. Nos matadors sont de marbre ; le silence, par intermittence, est infini.

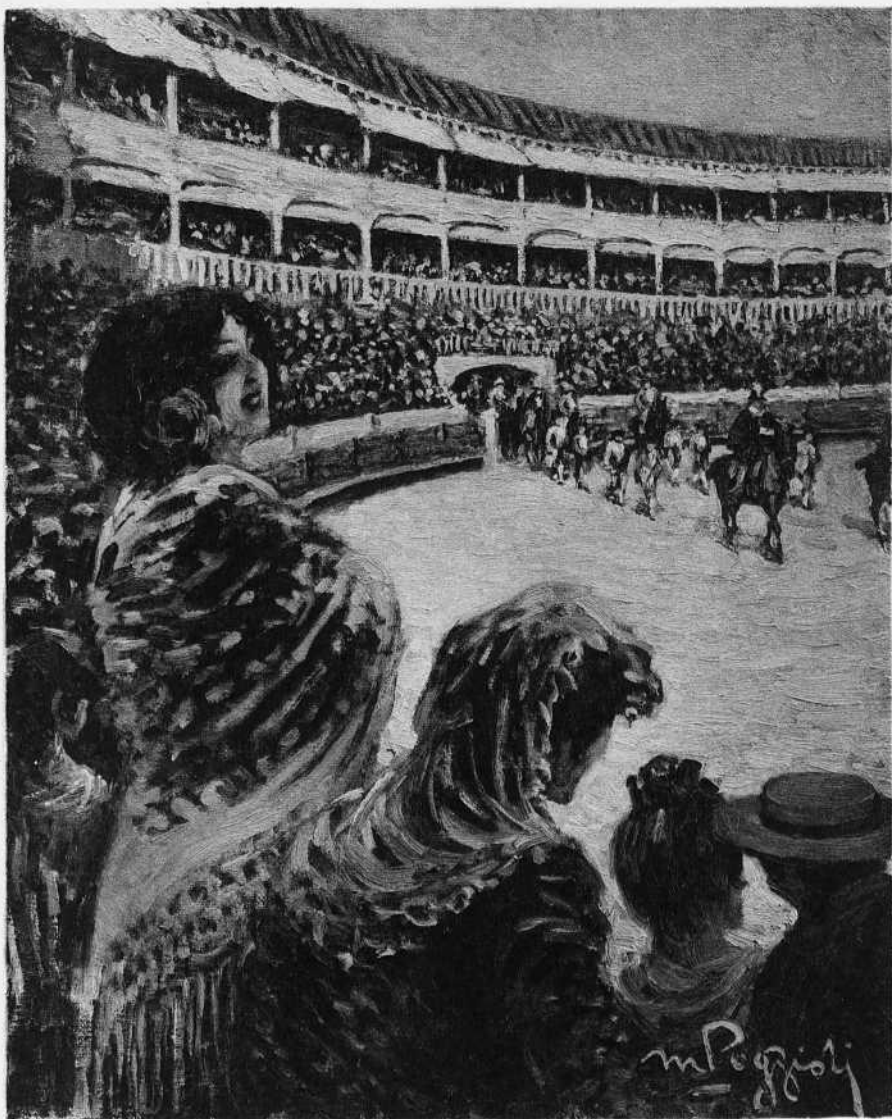
Nous nous arrangeons mutuellement la cape sur le dos pour qu'elle ne plisse pas. Clavès, le beau, prend une pose pleine d'afféterie qui fait rire Bernardès, lui, vieux jeu, ne se fait pas aider pour mettre sa cape, il la laisse flottante sur ses épaules et, d'un coup sec, en sortant, la met en éventail et s'en couvre. Je trouve ce geste très large. Clavès prétend que ce n'est pas joli.

Le président de la course agite un mouchoir, un alguazil répète l'ordre, alors, les premiers accents doux de la musique s'élèvent, s'enflent et mugissent : Le pas redoublé.

Un cheval d'alguazil piaffe d'impatience, encore un signe, les deux hommes noirs sont enlevés par leur monture et galopent un tour de piste, dont ils tachent la luminosité. Les voici de retour, la musique recommence, plus calme, avec les premiers applaudissements. Mon cœur s'arrête. Les matadors secouent leurs épaules avec un bruit de perles choquées, ils font un grand geste avec le premier pas ; chez Bernardès, le geste finit par un noble signe de croix, et, lentement, nous avançons.

Il ne faut plus songer qu'au taureau.





Phototypie SADAG.

LE PASEO

(Composition de Marcel Poggioli)

ANTES DEL PASEO

ANTES DEL PASEO

El patio està lleno de gente, hay aficionados, periodistas y gran número de mujeres ; todos hablan, ellas se ocupan de nuestros trajes y ellos nos elogian ; entre si todos nos critican. Elle no impide los extraordinarios arranques de amistad, apretones de mano de nunca acabar. Bernardes estrecha entre sus duros brazos un antiguo aficionado que le pide noticias de su mujer y de sus hijos ; con seguridad que el *gachô* come con nosotros esta noche.

Los mozos de la plaza entregan los caballos à los picadores y estos, luego de caracolear breves momentos ante los curiosos, se dirigen para probar la solidez de las picas, lanza en ristre, contra una de las pilastras del patio.

Palas, el obeso picador que siempre gruñe, nos dice : « prontos nos daràn pajas para picar » ; à lo que Claves le responde con gracia : « Oye, si son huecas, podras beber con ellas lo mismo que hacen los señoritos ingleses en el café ». Un aficionado le dice al viejo Calderôn : « Pôn atenciôn en que no te maten ese hermoso caballo blanco que llevas » ; no hay cuidado le responde : « Efectivamente, no solo, tiene afeccion hacia el animal, sino que ha apostado doscientos reales que lo conservará sin que lo hieran.

De pronto los curiosos nos abandonan, gritan las mujeres, un accidente se ha producido ; el pobre picador de reserva, probando un caballo tísico ha dado con él por los suelos.

En aquel instante el empresario, un hombre grueso y de cara tan colorada que parece un capote de brega nuevo, se presenta y nos dice : « Señores es la hora, el presidente acaba de llegar, vayan ligeros » los mozos despejan el patio y los aficionados nos despiden con el sacramental *buena suerte.* »

Un revistero amigo me dice como dándome un consejo : Por que entrando al cuadro en banderillas no metes la pierna con más verdad ? yo le contesto « à veces à causa de los cuernos » ; él me replica. : — Tú mismo te calumnias »... es verdad, aunque, no tengo miedo... Bernardes me lo dice à menudo.

Limpio de curiosos el patio, se respira más libremente ; se hace despejar el redondel ; los retrasados corren en busca de sus localidades. Nosotros mudos... llego el momento critico, serio.

Salimos del patio y entramos en un corredor cubierto, obscuro, fresco, que nos separa del redondel : desgraciadamente pocos momentos permanecemos allí : en el fondo aparece la plaza resplandeciente, doraba por el sol, soberbia, magnifica.

Nos colocamos en orden : primero los alguaciles, luego Bernardes y Rodes, detrás, nosotros los banderilleros y los picadores cuyos caballos si no golpeasen el suelo con sus cascos, diríase que están dormidos.

El conocedor que ha traído los toros, sombrero en mano se acerca à Bernardes y le dice : « Maestro, vengo à decirle que el quinto toro es tuerto del izquierdo » . — « Bien, gracias, responde el matador, ya veremos ; y volviéndose à nosotros « estais listos » ?

Si, estamos listos, y un escalofrío se apodera de mi, parece que una manecita me pellizca el corazon, tengo la boca seca, la saliva me falta. No es nada, me dice la extraordinaria emccion que me domina en estos mo-

mentos, desapareciera en el redondel. Creo que Claves está tãn emocionado como yo, por mãs que sonrie y con sus pies, calzados con negras zapatillas, se entretiene en separar las piedrecitas del suelo. Ambos matadores parecen de mårmol, el silencio que domina es impresionante.

Entre nosotros nos arreglamos con el fin de que en nuestros capotes no hagan el menor pliegue ; Claves, el buen mozo, se lo arregla de un modo amanerado que hace sonreir à Bernardes, en cambio este, como maestro viejo, no necesita à nadie para arreglårselo, lo deja flotando sobre los hombros y en el momento de entrar en el redondel lo despliega en forma de abanico y lo recoge ; este gesto lo encuentro magestuoso, apesar que Claves no lo crea bonito.

El presidente hace la seña con el pañuelo, el alguazil la repite con la orden de salir, suenan armoniosos y alegres los acordes de la musica con un paso doble. El caballo de uno de los alguaziles se impacienta, otra nueva senal, y los alguaziles vestidos de negro, salen galopando sobre sus briosos caballos, recorren el redondel produciendo sombras en tan reluciente panorama ; estån de vuelta. Se oye de nuevo la mỳsica pero ahora tocando mãs despacio y acompañada de nutridos aplausos.

Los matadores andando producen un ruido extraño por el choque de las perlas que adornan sus chaquetillas, el primer paso dado es un paso imperativo, luego avanzamos lentamente, mi corazon deja de latir. Ya solo resta que pensar en el toro... Vamos à el.

Los matadores producen al andar un extraño ruido.



PICA

ADH

PICA

La chance voulut me faire rencontrer Carlo, le piquero, je l'appelai.

— Viens ici, mon gros, je paie l'eau-de-vie.

— Merci, tu es un brave enfant, le saint te montrera son visage.

— Je l'espère, mais ce n'est pas pour rien que je t'offre l'eau de vie.

— Mauvais chrétien !

— Il faut que tu me narres quelles sont les impressions ressenties en piquant.

— Veux-tu devenir piquero ?

— Non, c'est un métier de lourdauds.

— On y gagne plus en gloire et en argent que dans le tien, petit.

— Mais on n'y devient pas matador.

— Savoir !...

— Sois aimable, gros homme.

— Eh bien, je vais te raconter cela ! Oui, j'ai eu des impressions, oh ! pas bien fortes, et dimanche dernier pour la première fois. Tu m'avais déjà demandé quelles sont les émotions du picador, je ne t'ai pas répondu — devant ta finesse de torero sachant lire vous êtes tous aussi savants que des curés aujourd'hui — la honte m'est venue de ne jamais avoir craint les fauves et j'ai pensé : « Tout de même, il faut avoir peur, au moins une fois, mon vieux Carlo, pour étonner le señorito banderillero. » Voici le résultat :

Avant la course, nulle sensation, m'occupant de mon cheval. Au paseo, je regardais le public s'entassant sur les gradins depuis plusieurs heures pour nous voir, et ma fierté était grande, je t'oubliais. Soudain, tu vins près de moi, après avoir jeté ta cape à un balcon ; tu étais pâle, banderillero. Alors je me suis placé, les clarines ont sonné, un monosabio a ouvert les portes du toril. J'ai regardé fixement, je voyais le couloir noir très long, le taureau tardait à sortir ; des bruits s'élevaient, il choquait les planches de ses sabots. Un mugissement, il parut : Gros, blanc et noir, l'arrière-train bas, la tête énorme ; la lumière intense modelait ses formes, il portait la devise (1) redoutée de Nuñez de Prado. Immobile devant la porte refermée, il nous observait.

Bernardès te fit un signe, tu rajustas ta jugulaire sous ton menton, levas la cape, le taureau chargea. Mais, prompt, tu courus vers lui et donnas un beau recorte (2) ; ta cape fut soulevée par l'haleine du gros papa, comme je le nommais déjà.

Rodes s'étant approché, passa le taureau de cape et me l'amena, j'étais heureusement prêt. L'animal ne me laissa pas réfléchir, je vis sa masse immense fondre sur moi ; je serrai les genoux, mon cheval remuant. Je visais. Ma pique lui mordit le garrot, il était arrêté net. Je tins longtemps ; mon bras s'ankylosait, c'était réellement un gros papa. J'ai donné la sortie en forçant sur la pique et en faisant pirouet-

(1) *Cocarde* : flot de rubans piqués sur le garrot des taureaux pour différencier les éleveurs ; la devise est le drapeau de la ganaderia ; les couleurs du célèbre élevage de Veragua sont rouge et blanc ; celle de Nunez de Prado, de Sevilla, est noire. L'ancienneté de la ganaderia remonte à 1837, date de sa première présentation à Madrid.

(2) Passe de cape sèche, censurable.

ter mon cheval. Il chargea Calderon, qui ne tombe jamais.

Le fauve me fut ramené par la pointe de la cape de Bernardès, il choqua à nouveau et fut cloué. Ses sabots entraient dans le sable, l'écume blanchissait son mufler et il poussait de tout son poids sur ma pique. Le brave garçon que ce taureau !

Sept fois il récidiva avec Calderon et cinq fois avec moi.

Enfin Bernardès le déchaîna une dernière fois sur moi. Je commençais à être fatigué, ma poitrine me faisait mal à l'endroit où je plaque le bois, ma main était froissée, je tenais bon. Quel taureau ! Je donnais la sortie de pouvoir à pouvoir, en poussant dur. Eloigné, il releva la tête, me regarda et rechargea. Promptement, je parais, mais le coup fut si dur que mon cheval chancelait. Je tenais, le taureau aussi.

Cela dura, — ma tête semblait prête à éclater de chaleur, — je pensais à toi, les gouttes de sueur me coulaient dans le cou, mes tempes battaient si fort qu'elles secouaient tout mon corps. On ovationnait, j'entendis. A un moment mon regard se voila sous l'effort, je n'eus plus la notion des choses. Une fraîcheur délicieuse s'empara de mon être, je montais, je ne tardais guère à redescendre. Ce fut dur, je cognais de la tête sur la barrière, elle est heureusement solide ma caboche, — Je venais de faire une grande chute à découvert. Bernardès et sa cape étaient là, grâce à Dieu ! Voilà, mon petit, ce que j'ai ressenti. Hélas ! par malheur pour ton histoire, il n'y a pas de peur.

— Merci, je sais bien que tu n'as pas peur, les taureaux tremblent plus que toi. La témérité est ton défaut. Tu fis des folies, jadis, aujourd'hui Bernardès est là, il défend les imprudences...

— Oui, un jour, avant ton entrée dans la cuadrilla (1), banderillero, je voulus lever la devise du cinquième taureau de la course. Ah ! ouiche ! il me chargea si furieusement que mon carcan s'écroula entre mes jambes, mais si sagement que je restais debout, tenant déjà un ruban de la devise. Je ne lâchais pas. La bête tourna légèrement la tête à un appel de Bernardès qui me vit en mauvaise posture. Ma main s'empara des autres rubans. Le taureau se laissait faire regardant Bernardès accourir. J'ai tiré, la cocarde est venue. Heureusement Bernardès arrivait, l'animal se retournant sous la douleur, allait me saisir, la cape sauva tout... C'est un vieux souvenir...

On m'avait raconté ta prouesse, mais tu oublies l'algarade de Bernardès, le soir.

— Oui, petit... il se fâcha le brave homme.

— Et n'eut-il pas raison ? Qu'aurais-tu fait le taureau chargeant ?

— Ah !... ce que j'aurais fait !... Je l'ignore... Peut-être serais-je mort... voilà !

(1) *Cuadrilla* : troupe de toreros sous la dépendance du matadors. Les cuadrillas se composent de trois banderilleros, deux picadors et d'un puntillero. A l'époque de notre récit, les picadors étaient engagés séparément, à cause de la grande faveur dont ils jouissaient chez les amateurs.



LA PICA

ACME AI

LA PICA

Por casualidad, me encontré el otro día, à Carlos, el picador. Le dije te pago una copa, de aguardiente :

— Gracias, me contestô, eres un buen muchacho y Dios te ayudará.

— Así le creo, le dije, pero no te creas que sea solo por el gusto de pagartela.

— Cuidado que eres enteresado, tu nos eres buen cristiano, me replicô.

— Como quieras, es preciso que me digas cuales son tus impresiones cuando picas.

— Es que por ventura quieres hacerte picador ?

— Eso nunca, pues, lo considero oficio para hombres fuertes.

— Sin embargô chiquillo, se gana mas gloria y mas dinero que en el tuyo.

— Si, le dije, pero nunca se llega à ser matador.

— Quien sabe, me contestô.

Reflexionô un poco y me dijo :

— Me has preguntado varias veces cuales son las émociones de un picador, de toros, nunca te conteste, que quieres que te diga, tu, presumiendo de torero que sabes leer, te crees ya tan sabio como los curas del día.

Enfin, y para que me admires seniorito banderillo, y aunque nunca tuve miedo à los toros, paso por la verguenza de tener que decirte que al menos hay que temerlos. Voy pues à darte gusto. Si, he tenido impresiones pero no grandes, mira casualmente el domingo ultimo tuve una.

Antes de la corrida, estaba yo tan fresco no pensando mas que en mi caballo. Durante el paseo veia el publico que hacia tiempo llenaba los tendidos para aplaudirnos. Mi orgullo à caballo era grande, no me acordaba de nada. Vi cuando arreglastes el capote de lujo en un palco y te acercastes à mi, estabas pàlido. Me coloqué en mi puesto, suena el clarin, un mozo abre la puerta del toril, miré fijamente, vi como siempre, el callejon largo obscuro, el toro no salia, se oia el ruido que hacian sus pies y por fin saliô. Era grande negro y blanco, los cuartos traseros bajos, cabeza enorme. La claridad en el redondel hacia percibir sus modeladas formas, adornabalo la terrible divisa del marques de Media Silvestre, se quedô immovil frente al toril, observando cuanto le rodeaba.

Bernardes te hizo sena, tu te apretastes el barbuquejo, te fuistes al toro, este te se arrancô y tu te lo echastes fuera con un recorte, sin embargo el resoplido que dio hizo elevarse el capote, me hice cargo enseguida del fenomeno que tenia que haberselas conmigo. Despues se le acerca Rodes, lo pasa de capa y me lo trae, afortunadamente que yo estaba preparado para aguardarlo el animal no me dejo esperar, vi la enorme masa que se arranco, apreté bien las piernas pues el caballo, no podia estarse quieto, lo piqué en el mismo morrillo, el toro quedose parado, le tuve asi sujeto algun tiempo pues mi brazo derecho se fortalecia cada vez mas. Verdaderamente el toro era un perro gordo. Por fin apreté duro y le di salida arrojandolo por la izquierda del caballo. Despues se arranco à Calderon, el que nunca cae.

De nuevo, à punta de capote me trae el toro Bernardes, otra vez se me arranca y tambien le agarré el alto del morrillo, apretaba sus patas se hundian en la

tierra, el hocico blanco de espuma y se apoyaba contra mi de todo su peso y al mismo tiempo, me decia yo, vaya un toro bravo noble y de poder, si, siete veces se arrancô à Calderon y cinco à mi.

Por último Bernardes me lo trajo otra vez, ya empezaba yo à estar cansado, me dolia el lado derecho del pecho de tanto sugetar la pica, y aunque ademas la mano empezaba à estar endormecida, sin embargo, no desfalleci, y aguanté bien ; pero Dios mio que toro, figurate que la vacié de poder à poder aguantando duro, se parô me mirô, levantô la cabeza y se me arrancô de nuevo. Enseguida lo aguanté, pero fue tan ruda la arrancada que el caballo vacilô y cayô, si bien yo tenia siempre firme el toro hacia lo mismo.

Esta situacion durô — mi cabeza parecia que iba à estallar de calor — las gotas de sudor me inundaban el cuello, mis sienes latian tan fuertes que todo mi cuerpo se estremecia... Entonces pensé en ti. Después oi que ovacionaban pero un solo instante pues mi vista se obscureció, al hacer un nuevo y supremo esfuerzo, perdi toda nocion, de pronto un delicioso fresco me sorprende, me reanima pero de nuevo vuelve à decaer, mi cabeza choca sobre la barrera, afortunadamente que la tengo solida, acababa de hacer una caida grande. Gracias à Dios que Bernardes con su capote estaba alli.

Aqui tienes mi impresion, chiquillo, pero desgraciadamente para lo que tu pretendes saber de lo que yo siento — no olvides que no tengo miedo.

— Gracias, le dije, yo sé de antemano que nunca tienes miedo y que mas bien son los toros que lo tienen de ti. Sin embargo hay de tu parte temeridad y sé que en tiempo hiciste locuras. Hoy, al lado de Bernar-

des es otra cosa, pues es un hombre que ne tolera imprudencias.

.....

Si, tienes rãzon, veras lo que me pasô un dia, antes de que tu entrases en la cuadrilla ; figurate que se me antojô arrancarle la divisa à un toro, el quinto, Valgame Dios. Se me arranca, furiosamente, el caballo cae, pero resbalãndose de mis piernas y quedé de pié teniendo cogida una de las cintas de la divisa y que yo apesar de todo no soltaba, yo me veia en peligro, Bernardes llama al toro, este se vuelve y yo agarro las otras cintas, el toro se va embebido en el capote de Bernardes, tire fuerte y me quedé con la divisa. Afortunadamente el oportuno quite de Bernardes évitô una desgracia, pues el toro con el dolor que le produjo el arrancarsela, me hubiera enganchado. Al fin me salvô el capote de Bernardes. Es un viejo recuerdo.

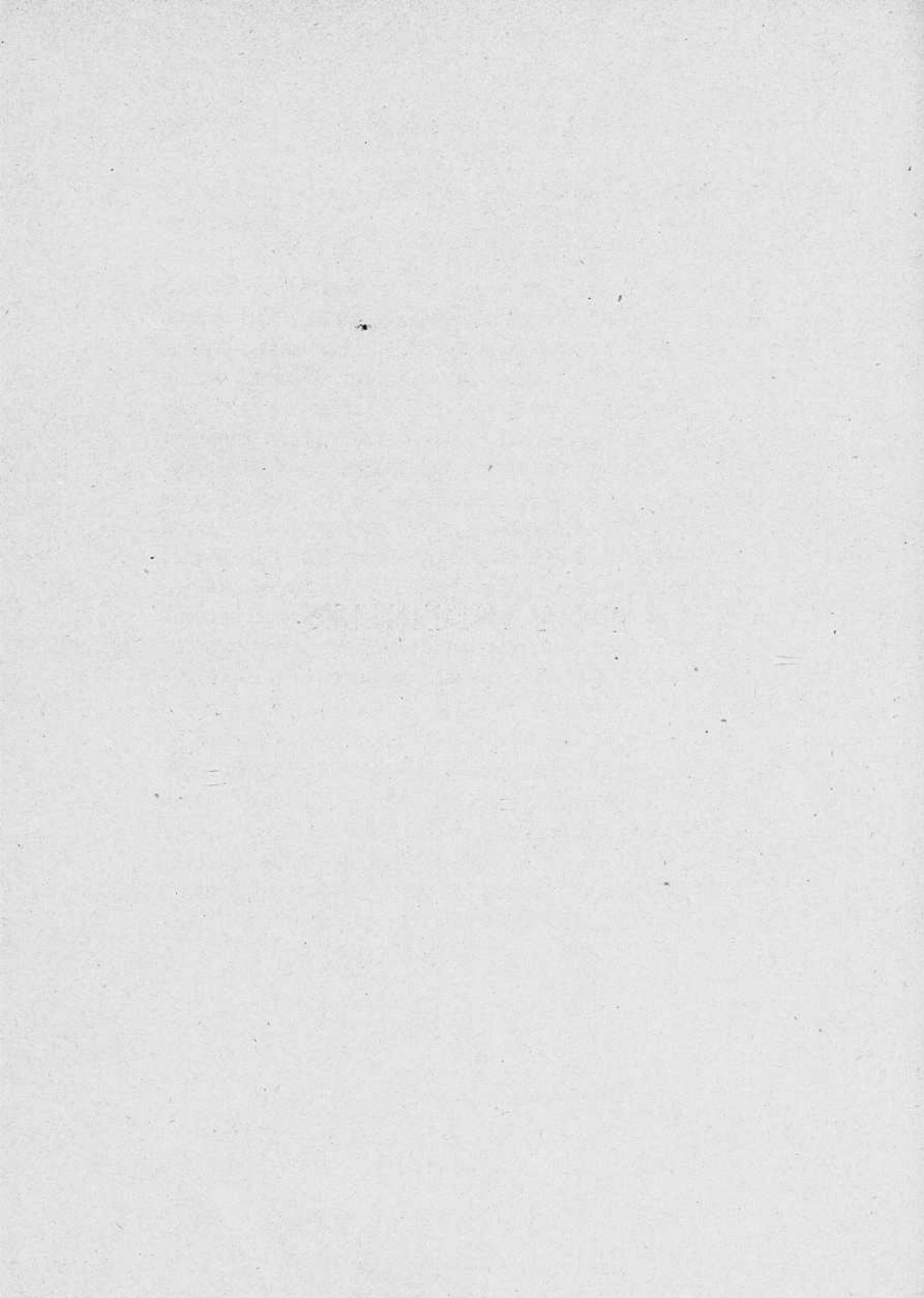
.....

Ya tenia yo noticias de esta proeza, pero olvida V decir el escandalo que luego le armo Bernardes. Es verdad, chiquillo, que el buen hombre se enfadô. Franca-mente, le dije, tenia rason Bernardes y, que hubiera hecho si el toro se le echa encima.

Me contestô, lo que yo hubiera hecho no lo sé — quizás me hubiera matado — y al fin qué.



EN BANDERILLES



EN BANDERILLES

Le dernier picador sort, la porte de la barrière se referme sur sa monture, je vais prendre les banderilles. Bernardès, s'approchant de moi, m'indique au cuarteo (1) et vite, il n'y a rien à répliquer.

Mes deux banderilles au bout des bras, je regarde le taureau et combine mon jeu. L'animal commence, en effet, à comprendre, il faut agir promptement car il se réserve. Sur un signe, Amoré l'attire au milieu du cirque.

C'est une stupide impression dont je ne parviendrai jamais à me corriger, j'aime mieux estoquer un taureau que de le banderiller. Dès que je n'ai plus la cape ou la muleta en mains, ces sûrs boucliers, je ne suis plus moi-même. Les bâtons au bout des doigts, je crois mon corps trop découvert, le taureau me regarde très attentivement. Quand il est fourbe, il faut s'écarter des cornes par des coups de torse périlleux, s'il est brave, il suit de loin chacun de vos mouvements, obéit à tous vos gestes. C'est le cas de celui que je vais banderiller, il me regarde, je lève un bras, il y porte ses regards, je le baisse, il suit toujours des yeux. Le moindre faux mouvement compromettrait tout, l'hésitation n'est pas de mise. Je le provoque de la voix, il bondit ; à petits pas précipités je vais vers lui, la rencontre s'opère ; il baisse la

(1) Quart de cercle décrit vis-à-vis du fauve par le torero dans divers jeux.

tête pour me saisir, je tourne d'un quart de cercle, le frontal me suit. Alors, appuyant avec fermeté sur la jambe gauche et ne regardant plus les cornes, j'appuie mes banderilles sur le garrot, la corne passe près de mon ventre, je suis sorti et fuis.

Ce qui effraie, au début, ce sont ces deux larges cornes qui viennent directement vers la poitrine et ne dévient qu'au dernier moment, la sortie étant bien indiquée. Malgré la sûreté de soi acquise, on se demande toujours si ces terribles armes passeront. Le taureau, des gradins, ressemble à une vachette, dans la piste, c'est une cathédrale s'élançant sur vous.

Ceux qui m'enseignèrent à travailler les taureaux braves, me disaient souvent : « Ne regarde jamais les cornes. En banderilles, c'est dans le garrot que tu dois piquer, les cornes ne doivent nullement t'occuper, sinon tu ne t'élanceras pas. » Je me souviens du vieux et vilain *Suaro* me poussant vers les fauves en disant : « Va, poltron ! il ne te mordra point... » Les morsures ne m'intimidaient guère !

Voir partir l'animal, suivre ses regards, tout est là pour banderiller, puisque lui aussi vous observe et note chaque signe. Mamouse Mouisot, un modeste toréador français que je rencontrai aux fêtes de Pampelune, en 1861, dans la cuadrilla de Egaña, nous racontait que les taureaux de son pays étaient fous et n'obéissaient qu'à leur propre volonté, ne suivant pas la cape ; aussi les toreros de ce pays étaient-ils obligés de ne faire que des écarts. Egaña voulant toréer (1) à l'Espagnole, à Dax, deux ans auparavant, dut regarder dans les yeux du fauve le côté où il

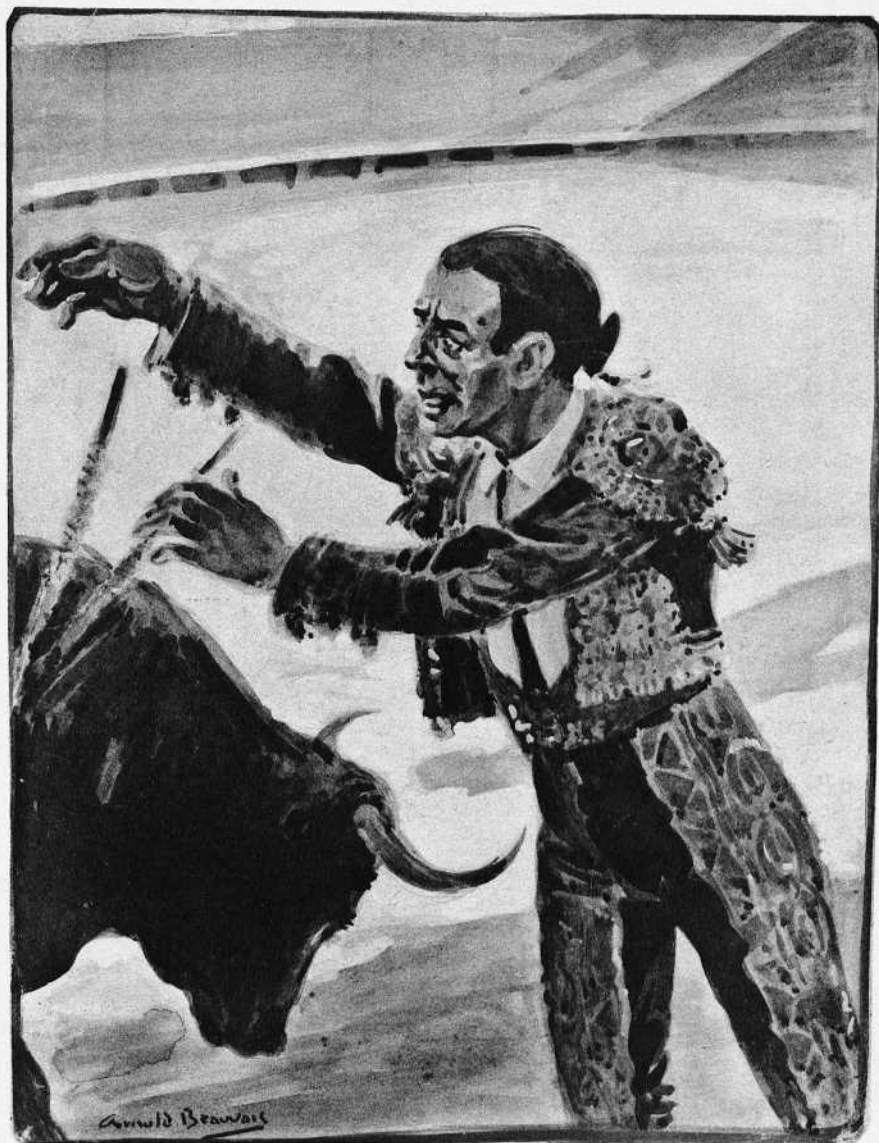
(1) Action de combattre les taureaux d'après les règles établies.

voudrait bien prendre une sortie ; c'était dangereux et risible. Il est vrai que si Homère eut connu les taureaux de France, il n'aurait plus choisi d'autres lyres que leurs cornes.

Egaña ajoutait, ironiquement, que l'on emboulerait les pitons (1) de nos taureaux avec les cornes des leurs.

(1) Extrémité des cornes.





Phototypie SADAG.

EN BANDERILLE
(Composition d'Arnold Beauvais)

BANDERILLEANDO

BANDERILLEANDO

Retirado el último picador y cerrada la puerta de la barrera, me dirijo à tomar las banderillas. Bernardes me dice : « Pronto y al cuarteo » No le contesto.

Con ellas en la mano, miro al toro para combinar la suerte, me parece que el animal sabe ya lo que voy hacer, no hay tiempo que perder, hago una señal à Amore el que con un recorte deja al toro en medio del redondel

En este momento, como siempre, se apodera de mi una especie de angustia que nunca puedo evitar... prefiero màs estoquear un toro que banderillarlo, pues yo, en todo lo que no sea con capote ô muleta en manos, que son enganos seguros, no soy el mismo, cuando cito con banderillas, veo mi cuerpo descubierto, miro al toro y veo que este à su vez fija su mirada en mi atentamente... si se trata de un toro de sentido hay que librar el cuerpo con un cuarteo peligroso ; en cambio si es noble como que desde lejos sigue mis movimientos y por lo tanto ataca francamente ya es otra cosa ; casualmente es un toro noble el que voy à banderillar.

El toro me està mirando, levanto el brazo cuyo movimiento sigue con su mirada, lo bajo y sucede lo mismo. Hacer algo fuera de suerte seria peligroso pues me comprometeria, no titubeo, cito, se me arranca, y à pasos precipitados me voy à su encuentro, baja la cabeza para engancharme, doy media vuelta que el toro la sigue y entonces, apoyando con fuerza la pierna

derecha y sin mirar más cuernos, clavó las banderillas en el morrillo, veo el cuerno que pasa rozándome el vientre, concluyo la suerte y corro.

Lo que mas me préocupa cuando tengo que hacer esta suerte, es ver esos dos cuernos tan grandes que se dirigen directamente al pecho y que no se desvian hasta el último momento (si se le dan bien la salida) y aunque se tenga la seguridad conseguida por la practica, hay siempre aquel temor de si pasaran sin herir. Un toro desde el tendido parece una cabrita, pero cuando se le viene a uno encima parece una catedral.

Los que me enseñaron à banderillar me decian siempre : « No mires nunca los cuernos cuando pongas las banderillas, pues es en el morrillo donde debes ponerlas, asi pues de los cuernos no hay que ocuparse si te fijas con ellos nunca te arrancarás.

Siempre recuerdo, al viejo y feo Suaro, animándome à arrancarme y diciendome « Arráncate cobarde que no te morderá. » Entonces no eran las mordeduras sino las cornadas lo que me hacian reflexionar.

Ver venir el toro y seguir sus miradas es el todo en la suerte de banderillas, tanto más que el toro por su parte observa y sigue los movimientos del hombre.

Mamouse Monisot, un modesto torero francés que encontré en las fiestas de Pamplona en 1861 en la cuadrilla de Egaña, nos decia, que los toros de su país estaban locos, pues no obedecian a los cites, y hacian su santa voluntad, sin fijarse en capotes ni engaños por lo que los toreros de su país no podian hacer otra cosa que cuartear siempre y añadia que su matador Egaña dos años antes en Dax, intentô torear à la española, se fijô en los ojos del toro para saber como darle la salida pero como que el toro à todo miraba menos al diestrô, viô que era peligroso trabajarlo y has-

ta risible ; enfin por último decia que con los cuernos de toros franceses podian embolarse los toro españoles.

Es verdad, que Homero no hubiera podido escojer mejores liras que los cuernos de los toros de Francia de haberlos conocido entonces.



L'ALTERNATIVE

L'ALTERNATIVE ¹

Les conteurs nous rapportent, qu'au moyen âge, celui qui avait combattu pour Dieu et son Roi voyait ses peines et ses blessures payées du plus grand honneur. Après une nuit passée à prier, son genou se ployait en terre, une épée s'appuyait sur son épaule et un chevalier glorieux le faisait chevalier.

Si son cœur n'avait connu que la gloire et le devoir du gentilhomme, il n'avait eu qu'une ambition : ce sacre. Et l'on admet comme possibles les prouesses de ces hommes, en considérant la valeur de cette investiture. Les toreros n'en ambitionnent qu'une : l'alternative qui est leur chevalerie.

Cette gloire, depuis vingt ans, je la désire ; dans dix minutes, je serai matador. Mon vieux maître Bernardès, dans le cirque de Madrid, où je reçus le baptême de sang, va me conférer cet honneur.

Que de peines et de prières pour en arriver là, pourtant je ne suis plus un enfant, depuis sept ans, je sers de demi-épée et tue le dernier taureau de la course... et je fus douze ans banderillero. — Bernardès hésitait toujours, il a enfin consenti.

*
**

Le premier taureau a été piqué et banderillé. Gauchement, je suis à la barrière, j'hésite à m'approcher

(1) Ordre de chevalerie des toreros qui tranche les catégories. Il se confère dans le cirque de Madrid, uniquement.

de Bernardès, qui tout naturellement, enroule sa muleta, prend son épée, on dirait qu'il m'ignore. En le regardant, par habitude, j'allais nouer ma jugulaire, oubliant que je n'appartiens plus à sa cuadrilla, que je vais devenir son égal.

Cette idée me trouble, j'ai comme un étourdissement, les pensées dansent rapides dans ma tête. Je revois tout mon passé, ma jeunesse, mes amours, mes joies, mes désespoirs, mes luttes. Tous mes souvenirs défilent comme aux jours de rêveries ou quelquefois avant la mort.

Bernardès me fait signe, je le suis au milieu du rond, face à face, nous nous arrêtons, il me fixe. Jamais sa bonne figure ne m'a parue si fière, et si émue, ses favoris gris encadrent ses lèvres rasées qui remuent imperceptiblement et les regards de ses yeux bleus s'élèvent par instant de sa muleta jusqu'à moi.

Un peon, dans un coin du cirque, occupe le taureau par des passes de cape. Le public est aussi silencieux que les fervents à une messe basse.

Bernardès, tenant sa muleta et son épée en croix à la hauteur de sa poitrine parle lentement :

— Mon ami, tu as commencé à courir les taureaux sous mes ordres, voilà vingt-deux ans ; je te connais, tu es un garçon courageux et respectueux des traditions, aussi, malgré ton jeune âge, je te donne volontiers l'alternative tant désirée.

Je l'ai reçu de Panchon, qui la tenait d'Antonio Ruiz, auquel Curro Guillen, un des plus vieux matadors connus dans l'ordre, la conféra. (1)

(1) *Curro Guillen* (Herrera, Rodriguez, Francisco), né à Utréra, province de Sevilla, le 13 octobre 1775, mort à Ronda le 20 mai 1820,

Nous avons tous compris le poids de cet honneur, et n'avons jamais transigé avec les sentiments de notre cœur qui était simple. Une mort glorieuse récompensa la plupart des nôtres.

Prends cette épée et cette muleta, ce sont mes armes. Fais que ce drapelet ne devienne pas plus ample entre tes mains et que cette épée donne une mort rapide aux nobles taureaux, souviens-toi qu'elle ne tua aucun bœuf. Le puntillero (1), les chiens et les bouchers font cet office.

Et d'un geste large et harmonieux, il me remit la muleta par la poignée, l'épée par la pointe tranchante, sans condescendance :

— Que Dieu et les taureaux te soient propices, va !

Emu, nerveux comme au premier jour de ma carrière, j'allai...

tué par un taureau de D. Jose Rafael Cabrera. Il céda l'alternative à Antonio Ruiz.

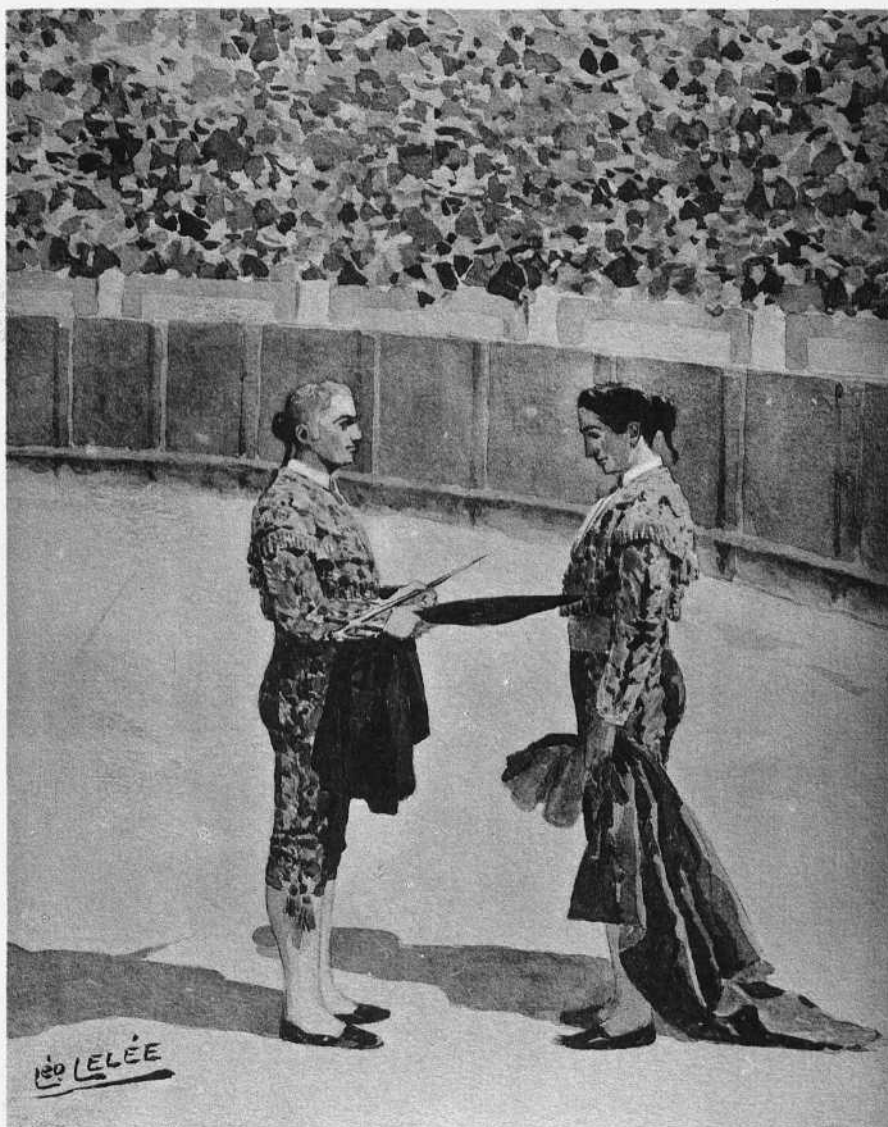
Antonio Ruiz (El Sombrero) né à Sévilla en 1783, mort dans l'hôpital de cette ville le 20 juin 1860, à l'âge de 77 ; il s'était retiré des combats du cirque l'année auparavant. Ce fut l'un des plus loyaux et des plus braves hommes d'Espagne de son époque. Il donna en Madrid l'alternative à Panchon, le 29 mai 1809.

Panchon, Fransisco Gonzalez, ce dernier naquit à Cordou en 1784, il fut blessé à Hinojosa, par un taureau du marquis de Guadaleazar, le 28 août 1842, et mourut six mois après des suites de sa blessure.

Il aurait pu donner l'épée, en 1840, à Bernardès (personnage fictif).

(1) Celui qui achève les taureaux quand l'épée du chef n'a pas fait le nécessaire.





Phototypie SADAG.

L'ALTERNATIVE
(Composition de Léo Lelée)

LA ALTERNATIVA

LA ALTERNATIVA

La tradición nos cuenta que en la edad media, aquèl que habia combatido por su rey y por su Dios, veia recompensados sus trabajos y heridas con el mäs alto honor. Träs una noche de plegarias, las rodillas dobladas en tierra, una espada venia à apovarse sobre sus espaldas y un caballero glorioso lo *armaba caballero*.

Si de corazón no habia conocido mäs que la gloria y el deber de gentilhombre, no tenia mas que una sola ambicion : esta consagración. Y facilmente se comprenden las proezas de estos hombres, considerando el valor de esta investidura. Los toreros solamente ambicionan la alternativa que es su *caballeria*.

Esta gloria que persigo desde veinte años es à muy cerca de mi, dentro de diez minutos serè matador. Mi viejo maestro Bernardes me conferira este honor en el circo de Madrid que es donde recibí mi bautismo de sangre.

Cuantas penas sufrimientos y ruegos me cuesta el haber llegado hasta aqui ; desde siete años que sirvo como médio-espada y mato el último toro de la corrida... y he sido doce años banderillero. Bernardes tubeaba siempre ; por fin, ha consentido.

*
**

El primer toro ha sido picado y banderilleado. Torpemente me encuentro en la barrera, deseo acercarme à Bernardes que con toda su naturalidad arrolla su

multa y toma su espada ; diriase que me ha olvidado. Al verle dispuesto, y, olvidando que no pertenezco, ya à su cuadrilla, que voy à ser dentro de poco un igual à el, me sujeto el barbuquejo disponiéndome à escuchar sus ôrdenes.

Esta idea me turba, siento las nâuseas del mareo, los pensamientos se atropellan en mi cerebro. Sueño en mi pasado ; mi juventud, mis amores, mis alegrías, mis desesperos, mis luchas ; todos mis recuerdos desfilaron como desfilan en los días de ensueño y à veces antes de la muerte.

Bernardes me hace un signo, yo le sigo al medio del ruedo, allí nos detenemos y frente à frente me mira. Jamâs su arrogante figura me habia parecido tan sublime ; sus afeitados labios se agitan imperceptiblemente y sus miradas pasan aternativamente de la muleta à mis ojos.

Un peon, en uno de los ángulos de la plaza, entretiene al toro con repetidos pases de capa. El público asiste tan silencioso como los devotos à una misa solemne.

Bernardes con su muleta y su espada puestas en cruz sobre su pecho habla lentamente.

— Amigo mio, comenzaste hace veintidôs años à to-
« rear conmigo, eres un muchacho valiente y respetuo-
« so con las tradiciones ; por ello, no obstante tu juven-
« tud, te doy de buena voluntad la tan deseada alter-
« nativa.

« Yo la recibí de Panchôn, que la obtuvo de Antonio
« Ruiz al cual Curro Guillèn uno de los mâs viejos ma-
« tadores conocidos en la orden, se la confiriô.

« Todos sin distinción hemos sabido comprender el
« valor de esta distinción y no hemos transigido con

« los sentimientos del corazón. Una muerte gloriosa
« recompensô à la mayor parte de los nuestros.

« Toma esta espada y esta muleta que son mis ar-
« mas. Haz que este pedazo de tela no se haga grande
« entre tus manos y procura con esta espada dar muer-
« te rápida a toros nobles ; acuerdate siempre de que
« jamâs matô un solo buey. El puntillero, los perros y
« el carnicero hacen ese oficio. »

Y con un gesto ceremonioso y pausado me entregô
la muleta por el mango y la espada por la afilada pun-
ta sin contemplaciôn alguna.

- Que Dios y los toros te sean propicios.

Agitado y nervioso como en el primer dia de mi car-
rera me lancè à la pelea. .



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text appears to be organized into several lines or paragraphs, but the characters are too light and blurry to transcribe accurately.

LA DÉBACLE

LA MORT DU TAUREAU

LA DÉBACLE

Lugubrement, les clarines pleurent leur mélodie de mort, l'instant est arrivé, le sixième taureau de la course se cantonne près des barrières.

J'ai eu une mauvaise après-midi, mon énervement est grand. Je ne brinde (1) à personne et la montera (2) sur la tête, jugulaire au menton, je vais rencontrer l'animal qui se réserve : il est noir, petit et laid, des cornes longues pointues et basses ornent sa tête, un de ses yeux est cerné de blanc. Clavès, moif ancien compagnon, devenu mon lieutenant, me suit. Ma muleta et mon épée paraissent peser cent kilos, je voudrais gagner du temps et en finir rapidement ; mes sentiments deviennent extrêmement complexes, je devine que le jeu va être long. Enfin, je déploie mon drapelet rouge et provoque l'animal.

Il se précipite, la corne passe près de ma poitrine ; en me retournant, inconsciemment, je me trouve dans son terrain. Il recharge si rapide qu'il m'inflige un plat de corne sur la cuisse, la cape de Clavès me l'enlève un instant.

.....

(1) Dédicace. Le torero offre avec un petit discours la mort du taureau. Il est d'usage que le premier taureau soit offert au président de la course. Le matador peut ensuite *brinder* la mort des autres à ses amis personnels.

(2) Coiffure en astrakan portée par les toreros.

Maintenant, pourquoi ne l'avouerais-je pas ? J'ai peur, affreusement peur, je tarde à aller au-devant du taureau — quelques sifflets retentissent — mes jambes tremblent visiblement ; je ne commande plus à mon cerveau, quatre passes dansées déchaînent la tempête.

Les conseils arrivent de toutes parts, les vieux aficionados charitables hurlent : « Passe le taureau de la droite », les autres : « Mène-le au milieu. » Je n'en tiens aucun compte. Certains spectateurs me narquent. Je cherche à me ressaisir et, me campant résolument, devant le fauve, je réfléchis : « Mais, après tout, qu'a-t-il ce petit animal ? j'en ai mâté de plus gros et de plus terribles. Que se passe-t-il derrière ce front épais et frisé. Quelle réflexion agite cette tête ? » Ses petits yeux gris brillants me fixent, nos regards se croisent, il ne suit pas ma muleta, *il me regarde le corps*. Je donne une nouvelle passade dangereuse.

Comme j'ai peur, je ne sais plus ce que je fais, mon costume est trempé de sueur, mes bas collent à mes mollets, j'étouffe et pourtant j'ai froid dans le dos. Il faut en finir, je me profile et j'entre à matar (1), je tâche de ne voir que le garrot, je veux oublier les cornes, mais je m'écarte trop d'elles malgré moi. Trois fois je récidive lamentablement, deux piqûres et un coup d'épée dans le cou. La musique devient terrible, le public vocifère, des cailloux pleuvent sur le cirque.

Je suis comme la bête traquée, d'un côté le public, de l'autre le taureau. Epave de la panique, je cher-

(1) A mort.

che à penser, à rattraper des lambeaux de raison. Mais enfin, pourquoi cette mauvaise chance, je n'ai pas rencontré de corbillard en venant à la plaza, j'ai arraché de l'index de mon secrétaire une bague à serpent. Ce dimanche n'est pas un treize. J'ai prié avant la course. La colère du public m'affole, j'entre à nouveau : un coup de sabre nul.

Soudain, plus de bruit, dans un silence de sépulcre, la nuit tombe, on commence à quitter l'amphithéâtre. Le public a compris qu'il n'y avait rien à tirer de moi, les plus exubérants même se désintéressent de mon petit Waterloo.

Ah ! mon Dieu ! Je préférerais le bruit et les cailloux à ce silence, quelle grossière injure.

Le taureau, devant moi, sanglant, me scrute de son œil mobile, il semble personnifier tous les taureaux morts de ma main jusqu'à ce jour, il a la finesse de tous pour m'anéantir.

Clavès ! Chano ! Falos ! enfants maudits ! fils de chiennes, travaillez ce démon. J'injurie mes banderilleros, j'ai des sueurs froides à nouveau et j'entre donnant un méchant coup d'épée, je sors poursuivi. Ce monstre ne tombera jamais.

Alors, tout tremblant à cause du taureau, un alguazil s'approche et fait signe du doigt : le premier avis. Eh quoi, on va rentrer mon taureau vivant au corral (1), je désespère et je commence à pleurer. Comment se peut-il que l'on perde la tête ainsi !

(1) Toril. Si le matador ne peut venir à bout de son adversaire, après un certain nombre de minutes fixées par le règlement de la ville où il s'exhibe et qui varie de 10 à 15. Le président a le devoir de lui faire rappeler, trois fois, par un des alguazils de service que le moment arrive où son taureau sera rentré vivant au toril, peine infamante du torero maladroit.

Mes banderilleros font tourner *le taureau qui ne tombe pas*, il est de fer. Je me retrouve devant lui et j'ai une inspiration, en recommençant à combattre, d'une voix entrecoupée, je prie. *Notre Dame qui êtes aux cieux, permettez-moi de tuer cette bête.* J'essaie un descabello (1), l'épée glisse sur l'os avec un bruit mat, j'ai mal au creux de la main. « *Permettez-moi, Reine des cieux, d'en finir.* » Je récidive, et, enfin... l'animal s'écroule, l'alguazil s'avance à nouveau.

Merci, Vierge bénie. Mais c'est le silence grandiose du cirque. Je traverse la piste, puis la cour des chevaux sans mot dire. Le président, craignant qu'on ne m'insulte, a envoyé des gendarmes qui m'escortent jusqu'à la voiture, comme un malfaiteur. Personne ne me parle, on me regarde ; plus un ami qui ose s'avouer et vienne me serrer la main, mes compagnons eux-mêmes se taisent.

Mes sens commencent à s'apaiser, arrivé dans la chambre d'hôtel, et après un bain réparateur. Je ressens une grande lassitude, la migraine me brûle la tête et, seul, mon cœur bat très fort. Comment ai-je pu manquer de décision à ce point, je ne puis l'expliquer. Les journaux vont dauber sur mon compte, les impressas m'abandonneront, et demain, une lettre de Bernardès me conseillera, tout en me reprochant sa condescendance à une alternative prématurée. Après tout, je m'en moque, de ce qu'on pensera. Les hommes sont des brutes, l'humanité me dégoûte, si je songe à la conduite de cette arène.

Eh quoi ! n'est-il pas permis d'avoir une défail-

(1) Coup d'épée qui sectionne la colonne vertébrale du cervelet et amène une mort foudroyante.

lance, tous ces spectateurs exigeants auraient peut-être fui devant une vachette ? Oui ! mais ils ne font pas état de toréer.

Le public est ingrat, il ne se souvient pas des beaux jours, des folies consenties pour lui plaire ; moi encore je suis jeune, mais il aurait aussi bien insulté un vétérán.

Je me calme de plus en plus. On me fait demander, déjà ! — Je ne veux recevoir personne ! Je cherche dans mes malles le Shakespeare qui ne me quitte jamais. Je vais relire Timon d'Athènes. Apemantus est un sage en traitant les hommes de chiens.





Phototypie SADAC.

LE DÉSASTRE
(Composition de Jean Roque)

EL DESASTRE

LA MUERTE DEL TORO

EL DESASTRE

Los clarines lanzan al aire la lúgubre melopea de la muerte del sexto toro de la tarde. El animal se arri-ma â la barrera como si presagiara su triste fin.

La tarde ha sido mala para mi, me encuentro apocado : sin brindar à nadie, la montera puesta y el barbuquejo sujeto por la barba voy en direcciôn de la fiera que se reserva ; es negro, pequeño y feo ; largos y afilados cuernos pero bajos, adornan su cabeza ; una mancha blanca cerca uno de sus ojos. Claves, mi antigua compañero convertido ahora en mi segundo, me sigue. La espada y la muleta me pesan mâs de cien kilos ; yo quisiera ganar tiempo para acabar rapidamente. Me turbo y aunque turbado adivino que el trabajo vâ â ser de larga duraciôn Por fin despliego el trapo rojo y voy en busca del animal.

Se arranca y sus cuernos pasan rozândome el pecho. Inconscientemente me vuelvo y me encuentro en su terreno, vuelve à arrancarse tan ràpido que me larga un varetazo en el muslo : la capa de Claves me lo quita.

Ahora por que no confesarlo ? tengo miedo. Un miedo terrible. Me retardo en buscar el toro y algunos silbidos se dejan oir ; mis piernas tiemblan visiblemente ; cuatro pases de danza hacen desencadenar la tempestad.

Los consejos llegan de todas partes, los viejos aficionados me dicen caritativamente *pasa el toro de derecha*, los otros *llévalo al centro del redondel*. Yo no escucho â nadie. Algunos espectadores se me burlan. Yo intento rehacerme y, colocândome resueltamente frente â la fiera, me digo « después de todo ; que es lo que tiene este animalito ? Qué ocurre detrás de esa dura y rizada frente ? Que reflexiones agitan su testuz ? Sus ojillos grises y brillantes se fijan conmigo y nuestras miradas se cruzan, mâs la suya no sigue la muleta sino â mi cuerpo. De nuevo vuelvo â realizar un pase peligrosísimo.

Efecto del miedo, ya no tengo nocion exacta de lo que hago ; mi traje se empapa de sudor ; las medias se me pegan â las pantorrillas y sin embargo tengo frio en la espalda.

Es necesario acabar, me perfilo y entro â matar : procuro fijarme en el morrillo y olvidarme de los cuernos pero, aún contra mi voluntad, me separo mucho de ellos ; tres veces reincido lamentablemente ; largo tres pinchazos y una estocada en el cuello.

La música se vuelve terrible ; el público vocifera ; una lluvia de piedras inunda el ruedo.

Me encuentro cual bestia batida, de un lado el público y por el otro el toro ; y, como juguete del pánico, indagando por la mâs recondito de mi cerebro, busco en vano los resplandores de la razón. En fin por que tengo tan mala suerte ? no he encontrado ningun entierro cuando me dirijia â la plaza ; he arrancado del indice de mi apoderado una sortija de serpiente ; este domingo no es trece ; he rezado antes de la corrida.

La còlera del público me enloquece ; entro de nuevo, una estocada inutil tambien.

De pronto, cesa el ruido, un silencio sepulcral, la noche invade con sus sombras el circo ; la gente empieza à desalojar la plaza ; el público ha comprendido que no puede sacar nada más de mi ; hasta los más exaltados se desinteresan de mi Waterlôo.

Ah ! Dios mio ! yo prefiero el escândalo y las piedras à este silencio. Que insulto más grosero !

Delante de mi, el toro ensangrentado me escudriña con sus ojos môviles ; en èl parecen personificarse todos los toros muertos por mi mano hasta hoy ; en él se condensa tambien la astucia de todos ellos para aniquilarme.

Claves ! Chano ! Falos ! hijos malditos ; hijos de perro, trabajad à ese demonio. Yo injurio à mis banderilleros, los sudores frios me acometen de nuevo y entro dando una pésima estocada ; salgo perseguido. Este monstruo no caerà jamàs.

En aquel momento un alguazil, tembloroso à causa de su miedo al toro, se me acerca y me hace un signo con el dedo ; es el primer aviso. Que es esto, me van tirar el toro al corral ; yo me desespero y lloro como un niño ; es posible que yo pierda la cabeza de esta manera ?

Mis banderilleros hecen volver el toro que *no cae nunca* ; es de hierro ; ya delante de èl tengo una inspiración ; con voz entrecortada ruego à la Virgen que està en los cielos el que me deje matar à aquel animal. Ensayo un descabello y el estoque se desliza sobre el hueso haciendo un ruido opaco ; la palma de la mano me duele. *Permite reina de los cielos el que acabe* y, repitiendo por fin..... el animal se desploma. El alguazil avanzaba de nuevo.

Gracias Virgen bendita. En la plaza el silencio es general ; atravieso la pista y luego el patio de los

caballos sin proferir palabra. El presidente temiendo que se me insulte ha enviado una pareja de Guardia Civil que me escolta hasta el coche como à un malhechor : nadie me habla ; me miran ; ni un solo amigo que venga â estrecharme la mano, hasta mis compañeros se callan.

Llegado al hotel y trâs un baño reparador mi sentidos vuelven â su normalidad. Me resiento de una gran flojedad, la migraña me quema la cabeza : solamente mi corazon late con violencia. Como he podido yo faltar de decision en la forma que he faltados ? no me lo puedo explicar. Los periodicos se van a cebar conmigo, las empresas me abandonarân y mañana Bernardes me aconsejarâ en una carta al mismo tiempo que me reprocharâ el haberme concedido una alternativa prematura. Despues de todo no me importa nada lo que pueda pensar : los hombres son unos brutos, la humanidad me disgusta en cuanto pienso en la conducta del pùblico en la plaza.

Y que ? es que no estâ permitido el tener un momento de desfallecimiento : todos esos espectadores tan exigentes serian capaces de colocarse delante de la mas inofensiva vaquilla ? Ciertamente, pero sin embargo, ellos no ejercen la profesion del toreo.

El pùblico es ingrato no se acuerda de los hermosos dias, de las locuras realizadas con el fin de agradarle ; yo soy todavia joven pero de la misma manera hubieran insultado â un veterano.

Poco â poco me voy calmando. Han preguntado por mi varias veces. Yo no quiero recibir à nadie ! Busco entre mis maletas el Shakespeare que no se separa jamas de mi. Quiero leer â Timon de Atenas. Apemantus tiene razon cuando trata a los hombres de perros.

TRIOMPHE

LA MORT DU TAUREAU

TRIOMPHE

Aujourd'hui, gloire au ciel !! Les taureaux sont énormes, le public délire d'enthousiasme, le soleil ne veut pas s'éteindre, je suis un grand matador !

Le sixième vient de faire un combat sanglant, et vingt-une piques ; huit chevaux sur le sable attestent sa puissance, il est noble comme Christophe-Colomb. Mes banderilleros sont des anges, j'exulte de joie ayant tué cinq taureaux de cinq estocades, la gloire me regarde. Devant l'enthousiasme du peuple, je deviens fou de lyrisme, je vais brinder mon taureau au soleil.

Et seul, faisant retirer mes banderilleros, je vais au centre du cirque, nul bruit. Mon costume rouge et or s'efforce de briller. La muleta et l'épée dans la main gauche, je me campe, de la droite je me découvre en arrondissant le bras, je lève la tête et face au soleil, je commence mon brindis !

— Soleil sans qui la gloire serait terne, la tauro-machie inexistante, salut !

« Toi qui vois toutes les actions, bonnes ou mauvaises, mesquines ou triomphantes, salut ! A toi
« qui illumines toutes les prouesses, je te dédie la
« mort de ce taureau qui est un brave. Sa noblesse mé-
« rite ta lumière et si par hasard, il me tue, fais-moi
« l'honneur d'éclairer mes derniers instants de tes
« rayons ! Anda !

On applaudit. Lentement je vais à la rencontre du taureau, une splendide bête. Sa robe est blanche et noire, il doit peser huit cents kilos. Ses pattes sont minces, sa tête fière. Seul à seul dans le cirque, je l'aborde. Tirant du drap de la muleta mon épée qui retombe perpendiculaire au bout de mes doigts, je laisse couler mon drapelet et fais un signe avec le torse le taureau charge, j'étends le bras, c'est une passe naturelle ; prompt il revient ; alors, avançant le drapelet, je prends sa tête dans l'étoffe et je le fais passer devant moi, ses cornes frôlent ma poitrine. Baissant la muleta, j'exécute une passe basse en rond. Le taureau arrêté me regarde, cela suffit, je l'appelle de la voix haa, haa ! Il se précipite sur la muleta que je pousse à droite, tandis que mon épée à mon bras droit vise le garrot. Une sensation délicieuse ! l'épée entre jusqu'à la garde, la plaie fait un bourrelet autour du fer, mes doigts sont mouillés de sang. Le taureau en passant me heurte de son gros corps ; puis, reste abruti, les yeux injectés.

Je le fixe les mains derrière le dos, le corps penché à un mètre ; il résiste à tomber, le coup est mortel, je lève la main droite sachant sa chute prochaine... Il s'écroule, les quatre pattes raidies.

A partir de ce moment, je n'analyse plus, la fatigue me gagne. Un bourdonnement immense m'accueille, le public debout trépigne, des voix se croisent, la piste se couvre de chapeaux et de cannes ; les banderilleros gagnent leur journée à les ramasser et à les renvoyer à leurs propriétaires. Le crépitement des mains, pète comme une fusillade à mesure que je fais le tour du rond, Clavès qui me suit, a une pleine cape de cigares, de bourses et de bouquets.

Une centaine d'individus envahissent le redondel,

ils s'approchent. Je serre la main à des gens que je ne connais point et qui m'appellent mon vieux. On me porte en triomphe, je monte et je descends sur les épaules de mes admirateurs sur la tête desquels je m'agrippe avec les mains pour ne point choir. La musique flonflonne un pas redoublé. La joie paraît universelle.

Arrivé à l'hôtel, j'apprends que le prince des Asturies m'a fait porter sa carte. Quel honneur.

Et maintenant seul avec mon domestique dans la chambre banale, dont j'ai condamné la porte pour quelques instants, je réfléchis.

Dix impresarii attendent dans l'escalier. Clavès est allé télégraphier chez moi mon triomphe.

Sous ma fenêtre, mille personnes m'acclament et m'appellent, bénissent ma mère de m'avoir mis au monde !

Je songe au jour de ma grande débâcle. Le triomphe compense toutes les peines, que ne ferait-on pas pour une telle journée. Je sens que l'orgueil va m'étouffer. Quel est l'artiste, acteur, écrivain, peintre ou musicien, qui dans sa vie peut voir réunies dans une même salle quinze mille personnes l'acclamant avec la violence de l'ovation taurine, à laquelle nulle autre ne se compare. Quel artiste hormis le torero !

—Le souvenir de la vie de Beethoven me donne une leçon de modestie.



TRIUNFO

TRIUNFO

Hoy, gloria al cielo ! Los toros son enormes, el público delira de entusiasmo, el sol no quiere extinguir sus rayos, soy un gran matador !

El sexto ha tenido una lidia sangrienta, veintiuna pica ; ocho caballos en la arena atestiguan su poder ; es noble como Cristobal Colón. Mis banderillos son ángeles ; la alegría me inunda tan solo de pensar que yo solo he muerto cinco toros de cinco estocadas ; la gloria me aguarda ; ante el entusiasmo del pueblo me vuelvo loco de lirismo, voy a brindar mi toro al sol.

Y solo, hacienda retirar mis banderilleros, me dirijo al centro del ruedo, silencio completo : Mi traje rojo y oro brilla intensamente La muleta y espada en mano me preparo para la suerte ; con la mano derecha me descubro arqueando el brazo, levanto la cabeza frente al sol y doy principio a mi brindis : Sol, sin el cual la gloriano brillaria ; la tauromaquia no tendría existencia, salud ! Tu que ves todas las acciones, las buenas y las malas, las mezquinas y las triunfantes, salud ! A tí, que alumbras todas las proezas, yo te dedico la muerte de este toro, que es bravo ; su nobleza merece tu luz. Y, si por casualidad me mata, ríndeme el honor postrero de alumbrar con tus rayos mi agonía. ! Vamos !

Suenan aplausos ; lentamente me dirijo al encuentro del toro, una enorme bestia. Su pelaje es blanco y negro, su peso debe ser superior a ochocientos kilos ; sus patas son finas, su aspecto es fiero. Solo en el re-

dondel le cito, retirando del trapo de la muleta el estoque, que coloco perpendicularmente en el borde de mis dedos, dejo caer el banderín y hago un movimiento con mi busto ; el toro se arranca, extendiendo el brazo y doy un pase natural ; rápidamente se vuelve ; entonces avanzando el paño le envuelvo la cabeza haciéndole pasar delante de mí, sus cuernos rozan mi pecho ; bajando la muleta le doy un pase bajo y en redondo. El toro me mira ; esto me basta, le llamo haa, haa ! se arranca precipitándose sobre mi muleta, que yo llevo hacia la derecha mientras mi espada penetra en el morillo, ! qué sensación tan de deliciosa ! el estoque penetra hasta la cruz ; mis dedos se han impregnado de sangre. El toro, al pasar, me empuja con su enorme cuerpo ; luego permanece inmóvil, atontado, los ojos inyectos en sangre.

Le apoyo las manos en el dorso, teniendo el cuerpo pendiente a un metro de distancia ; se resiste a caer, más el golpe es mortal levanto la mano derecha sabiendo que su caída es próxima.

... Por fin se desploma las cuatro patas rígidas.

A partir de este momento ya no pienso más ; la fatiga se apodera de mí, un zumbido extraño me trastorna ; el publico puesto en pie patela, las voces se cruzan la pista se llena de sombreros y bastones, los banderilleros ganan su jornada con devolverlos a sus dueños. Los aplausos suenan como descargas cerradas a medida que doy vueltas al redondel. Claves, que me sigue, lleva su capote lleno de cigarros, de bolsos y ramilletes.

Un centenar de individuos invaden el ruedo y se me aproximan ; doy la mano a gente que no conozco y que me llaman su intimo.

Se me lleva en triunfo, subo y bajo de las espaldas

de mis admiradores y me tengo que apoyar en sus cabezas para no caer. La música entona un pasodoble. El contento parece universal.

Al llegar al hotel me dicen que el Príncipe de Asturias me ha enviados su tarjeta. ! Qué honor !

Y ya solo con mi criado cierro la puerta de la habitación por algunos instantes y reflexiono.

Diez empresarios esperan en la escalera. Claves ha ido a telegrafiar el triunfo de la tarde.

Bajo mi balcón más de mil personas me aclaman y requieren mi presencia bendiciendo a mi madre por haberme hechado al mundo.

Y pienso en el día del gran desastre ; el triunfo compensa todo las penas que es lo que nos se haria por un día como este ? Yo siento que el orgullo me ahoga. Cuál es el artista, actor, escritor, pintor o músico que en su vida puede llegar a reunir en un solo local quince mil personas que le aclaman con la violencia de la ovación taurina, a la cual ninguna otra se compara, que artista, exceptuando el torero ? — Voy a leer la vida de Beethoven para tomar una lección de modestia.





UNE MORT

UNE MORT

Curro-Malica vient de dédier, à une jolie femme des premières loges, la mort de son taureau. Je crois qu'il va essayer de briller, quoique le taureau gris souris du comte ne m'inspire aucune confiance. Cette façon de gratter le sable et de secouer le fanon est d'un taureau lâche et malin. Mon ami ne paraît pas s'en apercevoir, si bien que je l'en avertis.

— Curro, prends garde, ton adversaire est savant.

— N'aies nulle crainte, je vais le tuer vite.

Calme, il aborde le fauve et joue serré, le taureau s'arrête dans le jeu, brusquement. Je me tiens aux côtés de Curro et le conseille. Soudain, avant que ma cape ait pu s'interposer, il est soulevé par la corne, je me précipite, sans savoir trop comment ; j'y vois trouble, je torée de cape. Une clameur épouvantable s'est élevée, le public moutonne sur les gradins, se dressant pour mieux voir le pauvre espada. Dès que le taureau l'a quitté, il essaie seul de se relever, mais retombe avec un air triste, ainsi qu'une fleur coupée, soulevée un instant par le vent. Un homme rouge l'emporte dans ses bras, le corps courbé, comme un enfant. Le visage de Curro est très pâle, sa bouche est pleine de mousse rose.

Le public est revenu de son émotion, l'accident est passé, il lira la suite dans les journaux. C'est à moi de mater le gris souris, je le fais avec prudence ; il n'y a qu'à l'épée que j'appuie fort pour venger mon téméraire ami.

La course finie, je me rends en hâte à l'infirmierie avec ma quadrilla. Ses abords sont obstrués par la foule qui s'écarte sur notre passage. Je suis triste, mais calme. Un picador de Malica vient à nous en pleurant. Devant la petite infirmierie, les gardes civils ont établi un barrage, les spectateurs voulant se rendre compte l'eussent envahi, ils se contentent de commenter nos torts.

Les journalistes, les docteurs, les quadrilles et l'impresario se pressent dans la salle servant d'infirmierie qui est petite, basse de plafond et pauvre. Les murs blanchis à la chaux rendent sévère son aspect. Il y fait frais et sombre, des stores aux fenêtres interceptent le soleil. Quatre pauvres lits de bois, hauts, drapés de couvertures grises attendent les blessés. L'un d'eux est occupé par Curro, dans son costume blanc et or, les culottes et la chemise déchirées par les ciseaux du médecin qui sonde la plaie. Le second praticien essuie sans cesse le sang qui s'échappe des lèvres de mon ami.

Je ne résiste pas à ce spectacle, des larmes s'évalent de mes yeux. Malheureux Curro ! pauvre camarade !

Docteur sera-ce grave ?

Ce dernier hoche la tête. Malica râle. Tous les compagnons découverts drapés dans leur cape n'osent point parler et ne peuvent cacher leur émoi. Palos, lui-même fait des efforts qui paraîtraient comiques en un autre instant pour retenir ses larmes. Le docteur prie les journalistes de sortir, nous sommes trop nombreux.

Ça va mal, il faut aller chercher le prêtre, Clavès se détache du groupe, il sort !

Le corps de Curro est soulevé par des hoquets, des

convulsions. S'apaisant il veut parler, il balbutie mon nom. Je m'approche, alors d'une voix courte et entrecoupée, il me recommande sa famille, puis il semble dormir. A ce moment je maudis les taureaux qui nous enlèvent tant d'amis. Je tombe à genoux, tous m'imitent et la prière de tantôt nous revient à l'esprit... nous revoyons la chapelle. La Vierge ne nous a pas exaucés cette fois.

Pauvre Curro, je ne puis plus tenir en place. L'atmosphère devenue lourde m'est insupportable, je voudrais sortir. J'ai la tête douloureuse et vide, je ne me rends pas bien compte de l'horrible malheur, ma pensée est lointaine et pourtant je ne songe à rien autre. Je voudrais me préciser mes sensations, je ne le puis, malgré mes efforts je ne suis que spectateur. Un malaise indéfinissable, l'énervement peut-être, me maîtrise ; je me lève, je voudrais retourner dans le cirque mater des taureaux, durement.

Le docteur, montre en main, examine le pouls de Curro. Désespéré je le regarde, j'ai lu sur son visage... la fin !

Le pauvre espada a la face contractée, sa plaie à la cuisse saigne à nouveau, le docteur ne s'en occupe plus !

Tout à coup les yeux de Malica s'ouvrent terriblement, fixent un coin du plafond. Ils remuent précipités, et deviennent fixes. Le praticien a détourné la tête.

Un long frisson m'agite, mes larmes se sèchent. L'exaspération de mes sens fatigués reprend le dessus. Sortons, dis-je à ma cuadrilla recueillie. L'infirmerie est trop petite, depuis que la mort vient d'entrer.



Photo typie SADAG.

UNE MORT
(Composition de Valère Bernard)

UNA MUERTE

UNA MUERTE

Curro-Malica acaba de brindar â una hermosa mujer del tendido la muerte de su toro ; yo creo que pretende lucirse aunque aquel torazo gris no me inspira ninguna confianza : su manera de arañar la arena y sacudir la papada es propia de un toro traidor. Y aunque yo aviso â mi amigo este no parece apercibirse de mis observaciones.

Curro, toma cuidado, que tu adversario es inteligente.

No pases pena, voy â matarle deprisa.

Con calma ataca la fiera de cerca y ciñéndose ; el toro se detiene bruscamente ; yo estoy al lado de Curro y le aconsejo ; de pronto, antes que mi capa haya podido interponerse es levantado por los cuernos ; yo me precipito sin saber como ; la vista se me turba. Un clamor espantoso se levanta, el público se amontona sobre las gradas enderezándose para ver mejor al pobre espada. Desde que el toro le quitô, él, de por sí, intenta levantarse, mâ se desploma con un aire de tristeza lo mismo que â una flor cortada la levanta el viento. Un hombre vestido de rojo se lo lleva en brazos, el cuerpo encorvado como si fuera un niño ; el rostro de Curro estaba pálido, su boca vomitaba sangre.

El público estâ ya repuesto de su emociôn, el accidente ha pasado, ya se leerâ la continuaciôn en los periódicos. Ahora me corresponde â mí matar aquél torazo gris, mâs voy con prudencia ; no tengo mâs que

la espada donde apoyarme fuerte para vengar â mi temerario amigo.

Y ya terminada la corrida, me dirijo al punto con mi cuadrilla â la enfermeria. Los alrededores estàn obstruidos por la muchedumbre que se aparta para dejarnos paso. Yo estoy triste, màs tranquilo. Un picador de Malica se dirige â nosotros todo lloroso.

Ante la pequeña enfermeria los guardias civiles han formado una barrera para impedir el que el pùblico no la invada.. Este se contenta con comentar nuestras desgracias.

Los gacetilleros, doctores, cuadrillas y empresario se apiñaban en la reducida y miserable sala que sirve de enfermeria ; los muros blanqueados por la cal le dan un aspecto severo ; se siente frio y reina una semi obscuridad que proporcionan las cortinas que cubren las ventanas ; cuatro pobres lechos de madera, muy altos y adornados con cubiertas grises, aguardan la llegada de los heridos.

Uno de ellos lo ocupa Curro, vestido con su traje blanco y oro, los calzones y la camisa destrozados por las tijeras del médico que sonda la herida ; un ayudante enjuaga la sangre que emana de los labios de mi amigo.

Yo no puedo resistir màs este espectàculo ; las làgrimas inundan mis ojos. Desgraciado Curro ! pobre compañero !-Doctor ? serâ my grave ?-Este inclina la cabeza. Malica respira con dificultad. Todos los compañeros, con la cabeza descubierta y envueltos con la capa no osan siquiera hablar ; no pueden ocultar su emociôn ; el mismo Palos hace esfuerzos, por retener sus làgrimas que en otra ocasiôn parecerian cômicos. El doctor ruega â los periodistas que salgan, somos demasiado numerosos.

Esto và mal, es preciso ir à buscar el cura. Clavés se destaca del grupo y parte.

El estertor de la agonía agita el cuerpo de Curro en terribles convulsiones ; màs tarde se calma y quiere hablar, balbuceando pronuncia mi nombre. Me acerco y con una voz débil y entrecortada me reconiende su familia y luego semeja dormir. Entonces yo maldigo los toros que nos arrancan tantos amigos instintivamente me arrodillo y todos los demàs me imitan. La plegaria dà principiô, esta vez la Virgen no nos ha escuchado.

Pobre Curro ! : yo no me puedo contener, la atmosfera se ha hecho pesada y yo no la puedo soportar, quisiera salir, tengo dolor de cabeza, no puedo llegar à formarme una idea clara de la desgracia que me abruma ; mi pensamiento es lejano y por lo tanto yo no pienso en otra cosa ; yo quisiera precisar mis sensaciones, màs no puedo ; siento un malestar general, una crisis nerviosa se apodera de mi, me levanto, quisiera volver à la arena para matar brutalmente màs toros.,.

El doctor con el reloj en la mano examina el pulso de Curro. Yo le observo desesperado... he leído en su rostro la muerte !

El pobre espada tiene contraído el rostro, su herida sangra de nuevo, el doctor no se ocupa ya de él !

De pronto los ojos de Malica se abren desmesuradamente, se fijan en un extremo del techo, se mueven precipitadamente durante unos segundos para quedar inmôviles, inertes. El ayudante ha vuelto la cabeza.

Un largo estremecimiento me agita ; mis làgrimas se secan ; vuelvo en mi y digo à mi cuadilla : La enfermería es demasiado pequeña desde que la muerte ha entrado en ella.

LA RETRAITE

LA RETRAITE

C'est fini, j'ai quitté le cirque. Dimanche, pour la dernière fois, les applaudissements ont retenti... je ne les entendrai plus.

Depuis longtemps, mes grandes facultés physiques baissaient, l'âge accomplissait sa destruction. Chaque jour nouveau venait m'affirmer ma déchéance prochaine. Dans mon entourage, on me cachait la vérité. Les aficionados, sans trop aimer la vieille école, me respectaient. Les journalistes qui furent mes contemporains, par leurs écrits enthousiastes, m'engageaient à rester, en me disant que j'étais le représentant d'une époque, le dernier des toreros antiques. Ce titre m'a saoulé d'orgueil, en est-il un plus beau ?

Je trahissais la mémoire de mes compagnons de jadis, et, m'en étant enfin aperçu, j'ai compris qu'il fallait me retirer, sans plus attendre.

Je suis un vieux.

Pourtant je devrais être heureux d'abandonner le cirque. A cinquante-sept ans, un torero a le devoir de se retirer... place aux jeunes ! Quels jeunes !! Ne comptons plus leurs défauts, ils ont composé un toreo (1) factice et brillant comme un décor de théâtre. Ils ont ravalé l'esthétique ancienne qui voulait la sobriété du geste. Ils ont travesti notre art. Je critique tout aujourd'hui — Peut-être bien que je ra-

(1) Ensemble des jeux. Art taumachique.

dote même — mais il n'y a qu'à regarder autour de soi : les picadors s'habillent de costumes anglais, habitent les villes, passent des journées entières au café à narrer aux profanes, comme étant leurs, des prouesses dont ils sont incapables...

Ceux de mon temps restaient à la taverne juste ce qu'il fallait pour casser quelques tables à coup de poing lorsqu'ils discutaient du mérite des maîtres. A présent, un maître est bon s'il change dix fois de costumes de luxe en dix courses et loge dans un grand hôtel... les taureaux,... on y pense toujours trop,... la veille.

Pourquoi ne suis-je pas mort, comme les autres, je n'aurais pas le cœur crevé de cette décadence.

Que faire désormais ! La vie de retraité est lourde et monotone... Un matador à la retraite... la belle chose.

*
**

Ma famille est en joie de me voir loin des risques de ma profession. Ma pauvre Conception, si courageuse, m'a avoué hier combien elle souffrit... elle a gâté tous les dimanches de sa vie à prier et à craindre, durant que je matais des taureaux et ma fille en riant m'a coupé la mèche de cheveux, insigne du torero pour la placer sous un globe de cristal limpide... c'est fini.

La *Gazette du Toreo* dit le dernier mot de mon histoire :

Nous avons vu hier, pour l'ultime fois un matador des autres âges, cela nous rappella des souvenirs... Certes, aujourd'hui, il n'était pas aussi parfait que les divins, mais comme eux il est parti.

Hier, nous disions l'édifice croule, il s'est écroulé, demain ensevelira les ruines.

Nos enfants liront les récits de tauromachie à la façon dont nous lisions le Romancero. Les malins en riront un peu. Les naïfs qui sont les vrais artistes, les croiront, et la légende viendra, faisant pour les uns un conte de lyrisme sanglant et éperdu, pour les autres un épisode de Don Quichotte, pour tous, le souvenir d'hommes fiers et sincères.

Et cela vaudra peut-être mieux.

Juillet-Décembre 1909.



EL RETIRO

EL RETIRO

Se acabô, me he retirado de la arena. El domingo sonaron por ùltima vez los aplausos... y no los escucharé màs.

Desde hace mucho tiempo, mis grandes facultades físicas desfallecian, la vejez cumplia su destructora misiôn ; cada nuevo dia venia à confirmar mi decadencia. La verdad se ocultaba à mi alrededor ; los aficionados, sin entusiasmarse con la escuela vieja, me respetaban sin embargo. Los periodistas que fueron contemporàneos mios me alentaban con sus entusiasmas escritos diciéndome que yo era el representante de una época, el ùltimo de los antiguos toreros. Este titulo me ha envaneido, hay acaso nada màs hermoso ?

Yo traicionaba la memoria de mis compañeros de antaño y habiéndome al fin apercebido he comprendido que me era absolutamente necesario el retirarme y no he aguardado màs.

Soy un viejo.

Por la tanto yo debia considerarme feliz con poder abandonar el toreo ; à los cincuenta y siete años un torero tiene el deber de retirarse... plaza à los jôvenes ! Que jôvenes ! ! No hagamos caso de sus defectos, han compuesto un toreo ficticio y brillante como una decoración teatral, le han quitado la antigua estética que exigia la sobriedad en los gestos ; han disfrazado nuestro arte. Yo lo critico hoy todo-puede ser que yo chochee—màs basta mirar à nuestro alrededor : los picadores se visten à la inglesa, habitan en las ciuda-

des y pasan los días enteros en los cafés ocupados en narrar à los profanos, como cosa propia, proezas de las cuales son incapaces...

Los de mi tiempo estaban en la taberna solamente el tiempo necesario para romper à puñetazos las mesas donde se discutía el mérito de los maestros. Hoy, un matador es bueno si cambia en diez corridas diez veces de traje y habita en un gran hotel... los toros... se piensa demasiado... la vispera.

Si yo hubiera muerto no tendría el corazón lacerado por esta decadencia...

Y ahora que hacer. La vida retirada es pesada y monótona... un matador retirado... que hermosa cosa !

*
**

Mi familia está contenta al verme por fin libre de los riesgos de mi profesión.

Mi pobre Concepción, ella tan animosa me confesó ayer cuanto ha sufrido... ella invirtió todos los domingos de su vida en orar y temer mientras yo mataba los toros... y mi hija me ha cortado riendo la coleta, insignia de torero para colocarla dentro de una límpida bola de cristal... se acabó.

La *Gaceta del Toreo* dice la última palabra sobre mi historia.

Hemos visto por última vez un matador de pasadas edades, ello no ha despertado recuerdos...

Cierlamente que hoy no era tan perfecto como los divinos, màs como ellos ha pasado...

Ayer, nosotros deciamos, el edificio se desploma hoy se ha desplomado, mañana le cubriràn las ruinas.

Nuestros hijos leeran las reseñas de la tauromaquia de la misma manera que nosotros leemos el Romancero. Los moliciosos reiràn un poco. Los ingénuos, que son los verdaderos artistas, los creeràn y vendrà la leyenda que serà para unos un cuento de lirismo sangriento y desatinado y para los otros, un episodio de Don Quijote. Pero para todos serà recuerdo de hombres bravos y fuertes.

Y esto quizàs serà mejor.



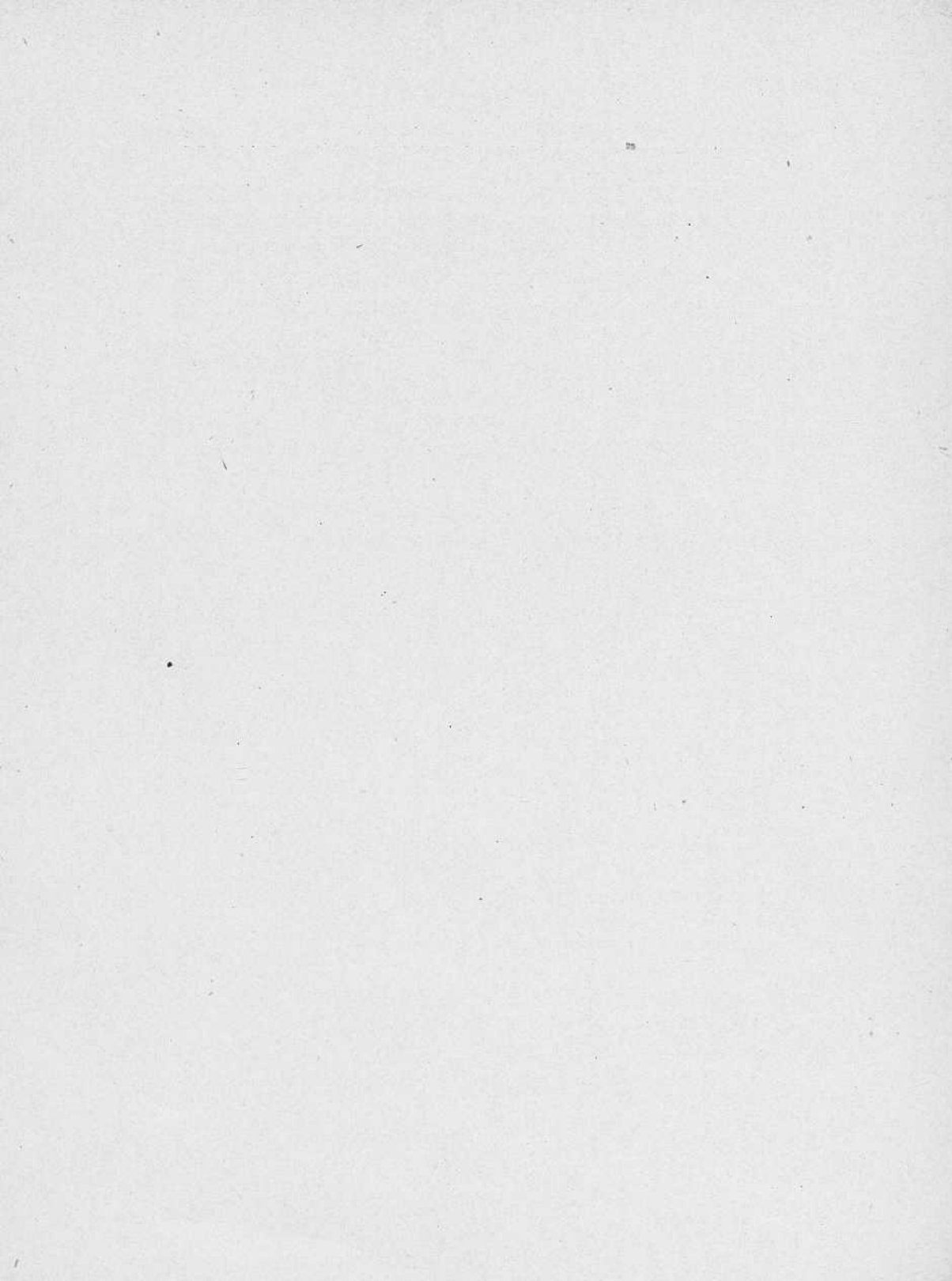
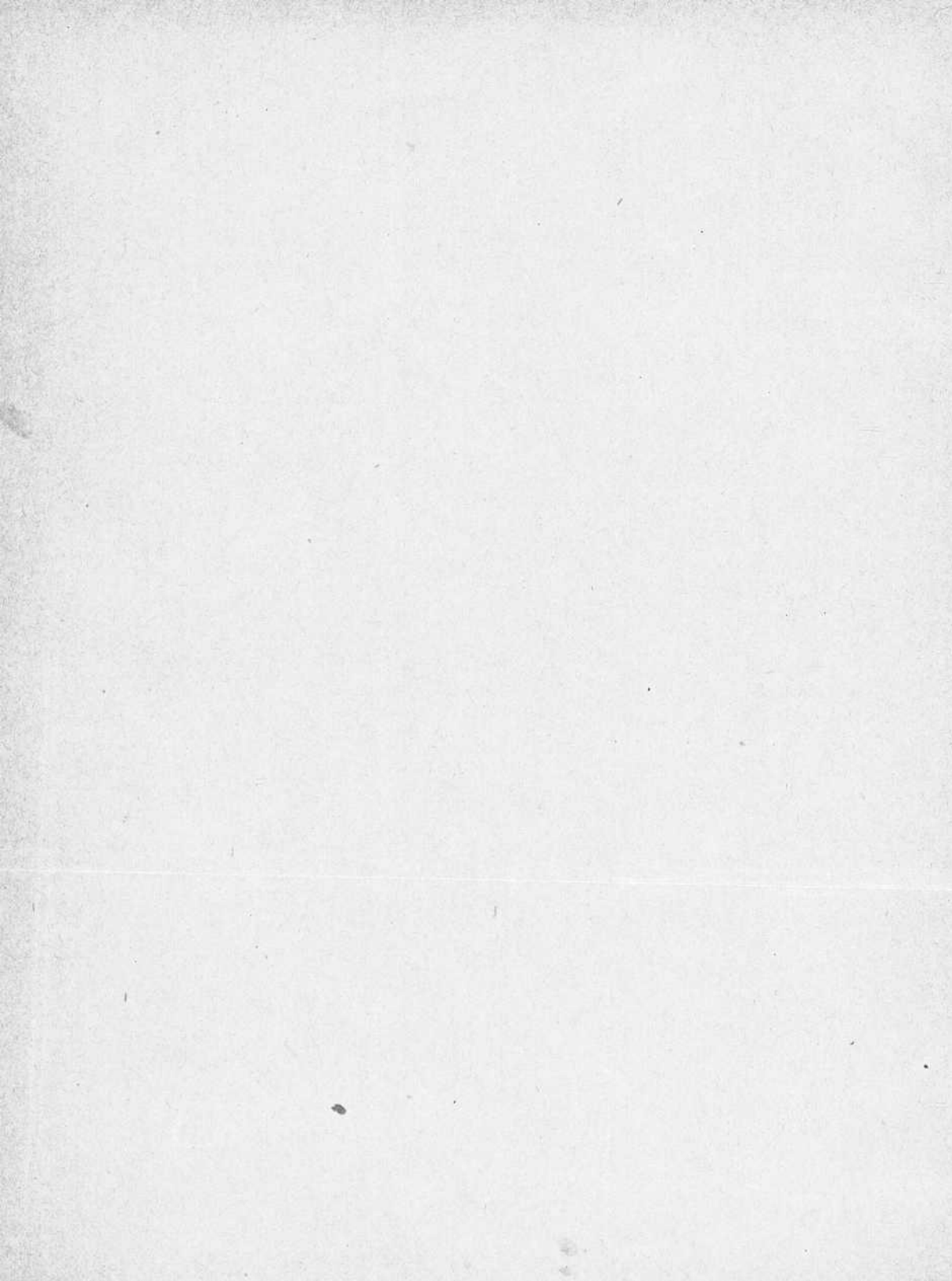


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	v à xvi
Avant dire.....	3
I Veille de Combat.....	7
II La Chapelle.....	19
III Avant le Paseo.....	31
IV Pica	43
V En Banderilles	55
VI L'Alternative.....	67
VII La Débauche	79
VIII Triomphe.....	93
IX Une Mort	105
X La Retraite.....	117

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Vignette	par MM. Marcel Poggioli.	
Veille de Corrida	» A.-J. Gibert.....	I
La Chapelle.....	» E. Barthélemy....	II
Avant le Paseo.. ..	» Marcel Poggioli ..	III
Pica.....	» Jean Deffre.....	IV
En Banderilles.....	» Arnold Beauvais ..	V
L'Alternative.....	» Leo Lelée	VI
La Débauche	» Jean Roque.....	VII
Le Triomphe.....	» Marius Barret	VIII
Une Mort	» Valère Bernard...	IX
La Retraite.....	» Stanislas Torrents	X



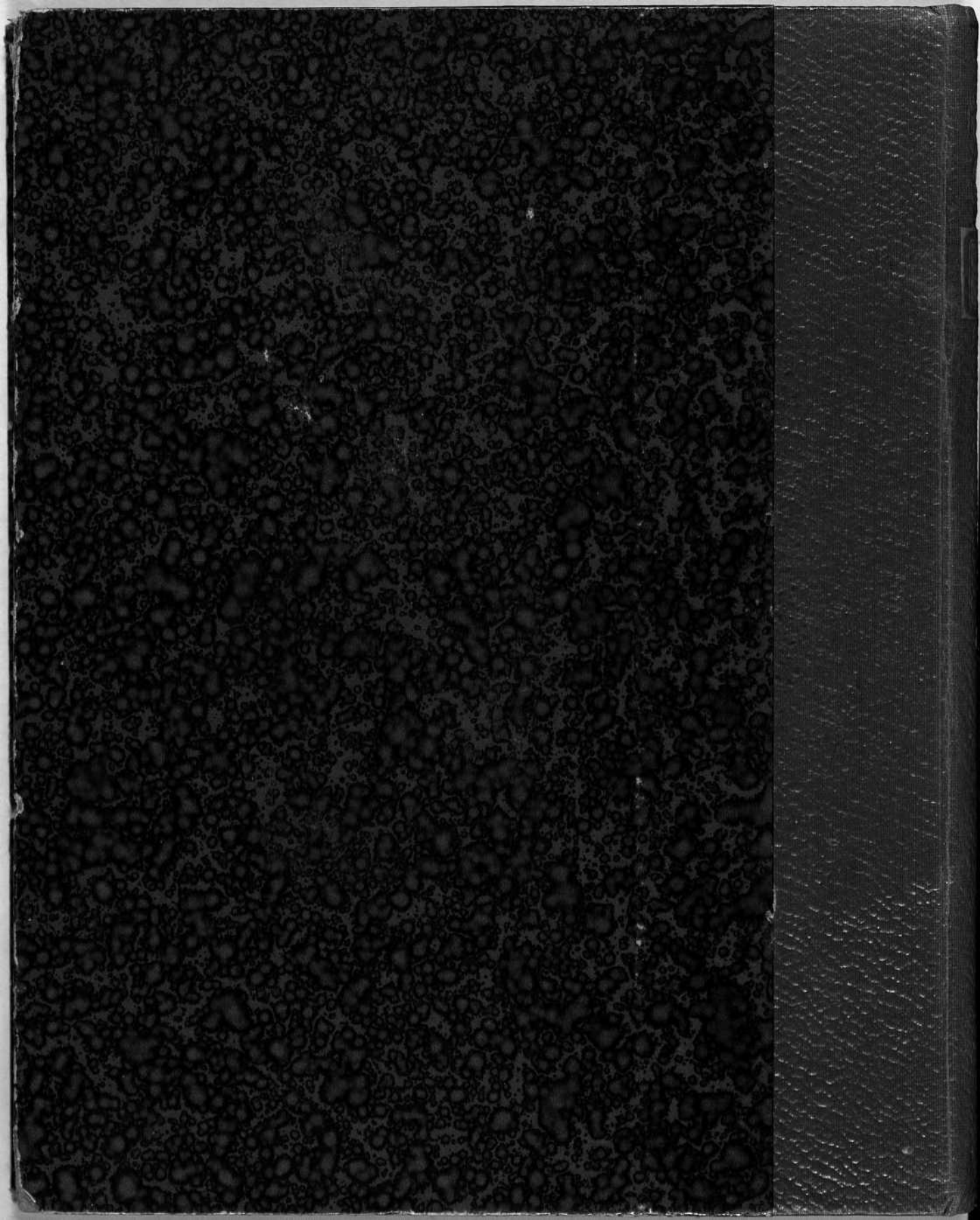
MARQUES DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOTECA

Pesetas.

Número.. <i>21</i>	Precio de la obra.....
Estante... <i>13</i>	Precio de adquisición
Tabla.....	Valoración actual.....

Número de tomos..



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

OF THE

PHYSICAL SCIENCES

AND

ASTRONOMY

CHICAGO, ILL.

1900

PHYSICAL SCIENCES

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO

CHICAGO, ILL.

1900

81